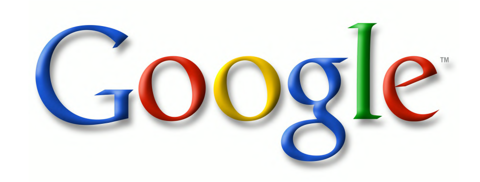
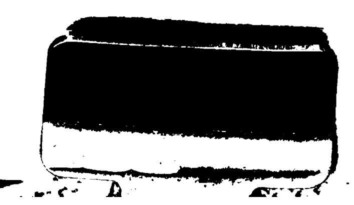






JEANNE D'ARC

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la GAITÉ,
le 8 novembre 1873.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

JEANNE D'ARC

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

AVEC CHŒURS

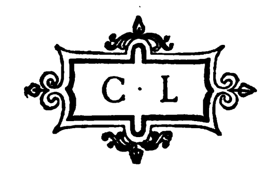
PAR

P.-J. BARBIER

MUSIQUE DE

CH. GOUNOD

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1890

A LA

MÉMOIRE DE MON AMI

F. PONSARD

PERSONNAGES

CHARLES VII, roi de France..................	MM. Angelo.
LE VICOMTE DE THOUARS, sire de la Trémouille....................................	Desrieux.
LAHIRE....................................	Cl. Just.
DUNOIS....................................	Stuart.
XAINTRAILLES..............................	Gaspard.
JEAN D'AULON..............................	Damourette.
LOYS DE CONTES, page......................	Mlle Perret.
MAITRE JEAN, canonnier....................	MM. Henry.
RICHARD, archer...........................	Mallet.
JACQUES D'ARC, père de Jeanne.............	Antonin.
THIBAUT, jeune paysan.....................	Reynald.
PIERRELO, frère aîné de Jeanne............	Alexandre fils
WARWICK, gouverneur de Rouen..............	Gravier.
JEAN D'ESTIVET, promoteur au procès.......	Huchebard.
NICOLAS LOYSELEUR.........................	Scipion.
SIWARD, archer anglais....................	Gally.
MANCHON, greffier.........................	Colleuille.
BROWN, soldat anglais.....................	J. Vizentini.
GORDON, soldat anglais....................	Chevallier.
LE BAILLI DE ROUEN........................	Jannin.
LAURENT GUESDON, bourgeois de Rouen......	Barsagol.
UN VIEUX PAYSAN...........................	Henry.
UN SOLDAT ANGLAIS.........................	Chevallier.
JEANNE D'ARC..............................	Mmes Lia-Félix.
AGNÈS SOREL...............................	Tessandier.
ISABELLE ROMÉE, mère de Jeanne............	Jeault.
CATHERINE, sœur de Jeanne.................	Mette.
MENGETTE, amie de Jeanne..................	Julia H.
MADAME DE GAUCOURT........................	Davenay.
MADAME DE TRÈVES..........................	Sylvana.
PERRINE, ribaude..........................	Durieu.
UNE JEUNE FEMME...........................	Julia H.
SAINTE MARGUERITE.........................	Mory.
SAINTE CATHERINE..........................	Yriard.

PERSONNAGES MUETS

LA REINE.
LE COMTE DE VENDOME.
LE SIRE D'ALBRET.
JEAN DE METZ.
COLET DE VIENNE.
BERTRAND DE POULENGY.
FRÈRE MARTIN LADVENU.
BOISGUILLAUME, greffier.
JACQUEMIN, frère de Jeanne.
JEAN, frère cadet de Jeanne.
LE BOURREAU.

Paysans. — Soldats français. — Soldats anglais. — Bourgeois. — Seigneurs. — Capitaines. — Moines. — Pages. — Valets. — Assesseurs au procès. — Dames de la cour. — Femmes du peuple. — Ribaudes, etc., etc.

JEANNE D'ARC

ACTE PREMIER

DOMRÉMY

La chaumière de Jacques d'Arc. — Au fond, large porte dont la baie supérieure est ouverte et laisse voir le paysage. — Sur le même plan, une fenêtre dont les vantaux sont ouverts. — Portes latérales. — Sur le premier plan, à droite, une seconde fenêtre à petits vitraux. — A gauche, une grande cheminée. — Buffet, table, rouet, escabeaux. — Faux et faucilles accrochées aux murs. — Soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, PIERRELO, JACQUEMIN, JEAN, ISABELLE, JEANNE, CATHERINE, puis PAYSANS, FEMMES et ENFANTS.

Au lever du rideau, la famille de Jacques d'Arc vient de terminer le repas du soir. — Isabelle et Catherine desservent la table. — Jacques est assis devant l'âtre où brille un feu de sarment. — Ses trois fils debout causent dans une encoignure. — On commence à voir passer sur la route une troupe de paysans, de femmes et d'enfants. Jeanne les aperçoit, se lève, et va les montrer à son père.

JEANNE.

Mon père !...

JACQUES, se levant.

Pauvres gens ! la guerre les exile !...
Où serons-nous demain ?

JEANNE.

Offrez-leur un asile.
Voici bientôt la nuit ; nous pourrons à loisir
Les interroger.

JACQUES.

Va ! fais selon ton désir.

JEANNE, allant à la porte du fond et s'adressant aux paysans.

Arrêtez-vous ! entrez ! mon père vous en prie.

Les paysans entrent en scène. — La famille de Jacques d'Arc s'empresse autour d'eux.

Mais quoi ! d'où venez-vous ?

UN VIEILLARD.

Nous fuyons la patrie !...

LE CHOEUR.

Nous fuyons la patrie !..
Femmes, enfants, vieillards, chassés de nos hameaux,
Devant nous au hasard nous poussons nos troupeaux.
Hélas ! reverrons-nous cette terre chérie,
Nos champs semés par nous, par d'autres moissonnés,
Et le paisible chaume où nos enfants sont nés ?..
Nous fuyons la patrie !..

Le sol disparaîtra sous d'arides buissons,
Et les forêts prendront la place des moissons ;
L'épouvante suivra ces hordes en furie,
Et la flamme et le fer de nos cruels vainqueurs
Passeront sur ces toits où sont restés nos cœurs !...
Nous fuyons la patrie !

LE VIEILLARD, *s'asseyant sur un escabeau que lui offre Jeanne.*

Ah ! la guerre !... Que Dieu, pitoyable à vos larmes,
En écarte de vous les mortelles alarmes !
Ce n'est pas tous les jours le pillage et l'assaut,
Mais l'attente, la peur, le réveil en sursaut,
Le tocsin, voix sinistre, et, par l'ombre agrandie,
La tremblante clarté d'un lointain incendie !...
Le voilà, ce traité de la reine Isabeau
Qui vendit le pays et le mène au tombeau !
Anglais et Bourguignons, unis pour la conquête,
Chiens du même chenil, courent la même bête ;
Les Armagnacs comme eux affamés de butin,
Plus étrangers qu'eux tous, prennent part au festin !
Orléans tient encor, seul reste d'espérance !
Orléans emporté, c'en est fait de la France !
Aucun moyen humain ne la peut secourir.

JEANNE.

C'est la France pourtant ! elle ne peut mourir ! —

Mais le roi ? que fait-il ? autour de sa bannière
Une seule victoire unit la France entière !..
Dit-on qu'il ait marché vers Orléans ?

LE VIEILLARD.

Non !

JEANNE.

Non ?

LE VIEILLARD.

Sa détresse est extrême ; il est seul à Chinon,
Sans troupes, sans argent, prince sans diadème,
Abandonné de tous, s'abandonnant lui-même.

JEANNE.

N'a-t-il pas avec lui des hommes de bon lieu,
Et Dunois, et Lahire, et Xaintrailles ?... et Dieu !

ISABELLE, à demi-voix.

Comme ton œil s'enflamme, et comme tu t'animes !

LE VIEILLARD.

Hélas ! tous n'ont pas eu ces dévoûments sublimes ;
A l'appel de leur roi tous n'ont pas répondu ;
On déserte un parti quand on le croit perdu !
La noblesse, faisant bon marché de sa gloire,
Cherche à gagner du temps pour suivre la victoire,
Et livre les Français au joug de l'étranger.

JEANNE.

Qui donc enverrez-vous, Jésus, pour les venger ?

LE VIEILLARD, se levant.

Il est dit... (Mais faut-il se fier aux paroles
De ces prédictions le plus souvent frivoles ?)
Il est dit que les Francs, du dehors envahis,
Perdus par une femme et pleurant leur pays,
Seront sauvés des maux où sa main les entraîne
Par une vierge née aux marches de Lorraine !

JEANNE.

Ah !

JACQUES.

Jeanne, c'est assez ! ta curiosité
Pratique mal les lois de l'hospitalité.
Hors les humbles devoirs et les soins de famille,
Le silence convient chez une jeune fille.

JEANNE.

Dieu me veuille garder de vous déplaire en rien,
Mais est-il donc contraire aux devoirs du chrétien
Qu'oubliant son rouet damoiselle ou bergère
Aux maux de son pays ne soit pas étrangère,
Que son âme s'indigne aux excès du vainqueur,
Et qu'elle ait ce doux nom de France dans le cœur ?...

JACQUES.

Il nous est cher à tous ; mais ceux-là sont en faute
Qui ne s'informent pas des besoins de leur hôte.

Aux paysans,

Le nom de Jacques d'Arc soit à jamais flétri
S'il refuse au malheur et le vivre et l'abri !
Mes trois fils prendront soin de vous, et dans la crèche
Vos troupeaux trouveront la paille et l'herbe fraîche ;
Nos voisins aideront à vous héberger tous.

JEANNE.

Souffrez que ce vieillard prenne mon lit.

LE VIEILLARD.

Mais vous?

JEANNE, souriant.

N'ayez souci ! que rien pour moi ne vous chagrine !
Je peux coucher auprès de ma sœur Catherine.

JACQUES.

Je voudrais faire mieux ; mais je suis à l'étroit.

LE VIEILLARD.

Mon hôte, que le ciel bénisse votre toit !

Le vieillard sort par la droite conduit par Jeanne et Catherine. — Les paysans sortent par le fond avec Pierrelô, Jacquemin et Jean. — Jacques retient Isabelle.

SCÈNE II

JACQUES, ISABELLE.

JACQUES.

Je voulais te parler sans témoin. — Notre Jeanne
A des façons d'agir que la raison condamne ;
Son ardeur m'inquiète et me tient en émoi.

ISABELLE.

Oui; quelquefois l'enfant me fait peur comme à toi.
Mais quoi! ce sont ferments d'une jeune cervelle
Que l'âge apaisera.

JACQUES.

Tu te trompes sur elle.
Dès longtemps je l'observe, et je lis dans ses yeux
Quelque chose d'étrange et de mystérieux :
Elle n'a point l'humeur des filles de son âge;
Elle s'isole et fuit les danses du village;
On dirait que son âme, à l'heure du réveil,
Avec les yeux ouverts, garde encor son sommeil ;
Le seul bruit des combats l'attire et la domine;
Aux récits qu'on en fait son regard s'illumine;
Elle s'exalte alors, et, comme un vieux routier,
Il semble qu'elle aborde un terrain familier ;

Est-ce raison? Voit-on battre ainsi la campagne
Catherine sa sœur, Mengette sa compagne?
A force d'y rêver, le soupçon m'est venu
Que les mauvais esprits ont dans le bois chesnu
Jeté sur elle un sort, quand à l'arbre des fées
Nos filles vont porter leurs rustiques trophées.

ISABELLE.

Non! par la sainte croix, toi-même tu le sais,
Tous les mauvais esprits en ont été chassés.

JACQUES.

Gardons bien cependant que le démon n'achève
De troubler sa raison! — Et puis j'ai fait un rêve!

ISABELLE.

Un rêve?

JACQUES.

Je voyais Jeanne, le heaume au front,
Le fer en main, le pied chaussé de l'éperon,
(Tel un soldat), malgré mes cris, malgré tes larmes,
S'élancer à cheval parmi les hommes d'armes!

ISABELLE, *joignant les mains.*

Dieu bon!

JACQUES.

Si je pensais que la chose en vînt là,
A mes autres enfants je dirais : noyez-la!

Oui, j'en atteste Dieu, ce n'est pas un blasphème;
Et, s'ils ne le faisaient, je la noîrais moi-même!

ISABELLE.

Ah! tu me fais frémir!... Par le saint paradis,
Jacques, penses-tu bien aux choses que tu dis?

JACQUES.

Jacques d'Arc et sa femme Isabelle Romée
Sont gens de bonne vie et bonne renommée,
Et, si grand qu'à tous deux pût être un tel malheur,
Mieux vaudrait-il pourtant qu'une tache à l'honneur!

ISABELLE.

Mais... pour que notre enfant à ce point te courrouce,
Qu'a-t-elle fait? Elle est obéissante et douce,
Honnête et bonne fille, économe du temps,
Entre mille travaux partageant ses instants,
Soit qu'il faille filer le lin, dresser la table,
Ou garder les brebis, ou pourvoir à l'étable;
Ramasser les épis au temps de la moisson,
Suffire à tous les soins, sans en prendre leçon.
Qui vaut mieux qu'elle? Vois, quand elle fait l'aumône,
Si ce n'est pas aussi son âme qu'elle donne?
On l'aime, et qui l'offense aussitôt s'en repent;
Sur tout ce qu'elle fait un bonheur se répand!
De science elle n'a sans plus que sa prière :

Je crois en Dieu, l'Ave Maria, Notre Pere.
D'où ce mauvais instinct lui serait-il venu,
Dont sa candeur préserve un esprit ingénu?
Le mensonge jamais a-t-il souillé sa bouche?
Elle parle du cœur et sa parole touche :
« *Oui ; non ; il est ainsi; cela n'est pas.* » — Voilà
Celle que tes soupçons accusent; connais-la!
Juge l'arbre à ses fruits, même ayant trop de séve;
Et crois à ton enfant bien plutôt qu'à ton rêve!

JACQUES.

Femme, que Dieu t'entende!... Il m'est doux d'espérer
Que notre enfant jamais ne nous fera pleurer :
Je vieillis; c'est l'excès de l'amour paternelle
Qui plus que de raison me fait trembler pour elle!
Aussi tout mon désir est de la marier;
Un esprit se rasseoit aux soucis du foyer.
J'ai cru voir que Thibaut l'aimait au fond de l'âme,
Et je veux, s'il est vrai, la lui donner pour femme.

ISABELLE.

C'est un garçon pieux et dont je fais grand cas;
Mais persuade Jeanne et ne la brusque pas!

La nuit commence à tomber.

SCÈNE III

JACQUES, ISABELLE, THIBAUT

THIBAUT, paraissant à la porte du fond.

Dieu vous garde !

JACQUES.

C'est lui !

THIBAUT.

Vous savez les nouvelles ?
Des bandes de routiers, détrousseurs de gabelles,
Houspilleurs, écorcheurs, battent les alentours.
Les gens de Vaucouleurs promettent du secours ;
Mais il faut se garder.

JACQUES.

Oui ! nos fuyards sans doute
Attirent sur leurs pas tous ces coupeurs de route.

THIBAUT.

Quels fuyards ?

JACQUES.

Nous avons ici des malheureux
Chassés de leurs pays... — D'où viens-tu donc ?

THIBAUT

De Greux.

Comme la nuit tombait, il m'est venu l'idée
Que Jeanne dans les champs pouvait s'être attardée,
Et, pour vous avertir, j'ai poussé jusqu'ici.

JACQUES.

Je te suis obligé de prendre un tel souci;
Jeanne est près d'un vieillard reçu dans ma chaumière. —
Mais il ne fait plus jour; femme, de la lumière.

ISABELLE, allumant une lampe.

Seigneur! quand serons-nous hors de peine et d'effroi?

JACQUES, à Thibaut.

J'ai plaisir à te voir et nous parlions de toi.
Je te connais, Thibaut, et te regarde comme
Un gars laborieux, rangé, probe, économe;
Le plus fin laboureur qui soit à Domrémy.
Ton père, dès longtemps, est mon meilleur ami.
Si donc, comme je crois, tu recherches ma fille,
Nous ferons désormais une même famille. —
Mais tu ne réponds pas et restes interdit!..
N'as-tu pas sur son cœur déjà quelque crédit?
T'éconduit-elle, ou bien m'abusé-je moi-même
En croyant que Thibaut la veut pour femme et l'aime?
Parle-moi franchement comme je t'ai parlé.

THIBAUT.

Hélas! il est bien vrai que j'en suis affolé.

Comment la voir, si sage et de tous estimée,
Si belle, sans que l'âme en soit d'abord charmée?
Mais pour lui faire un tel aveu, je vous le dis,
Elle en eût détourné même de plus hardis.
Cela ne peut frapper vos yeux comme les nôtres;
Mais Jeanne sûrement n'est pas comme les autres;
Paraît-elle, on se sent moins brave qu'on ne croit
Devant ce grand œil pur qui vous regarde droit;
Et, fût-on consumé d'une amoureuse fièvre,
Les mots et le courage expirent sur la lèvre!

JACQUES.

J'aime cette pudeur de son cœur et du tien;
L'homme d'honneur respecte une fille de bien;
Mais d'un amour permis Dieu bénit l'innocence.
Parle-lui librement, je t'en donne licence;
De sa mère et de moi tes vœux sont accueillis.

ISABELLE.

Je serai fière aussi de te nommer mon fils.

THIBAUT.

Ah! Dieu! s'il était vrai, quelle serait ma joie!
Vous me rendez plus fort en me frayant la voie;
Mais elle!... son accueil sera-t-il aussi doux?
Car je veux la tenir d'elle ainsi que de vous.

Jeanne paraît à la porte de droite.

JACQUES.

La voici qui revient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, à part.

Thibaut !

JACQUES.

J'allais moi-même
Te prier de venir. — Si notre enfant nous aime,
Elle accueillera bien le fils de notre ami.
Peut-être que déjà tu comprends à demi
Ce qui vers toi l'amène ; ensemble je vous laisse ;
Notre âge quelquefois peut troubler la jeunesse ;
Il te parlera mieux te parlant sans témoins.

A Isabelle.

Nous, à ces pauvres gens portons encor nos soins.

A Jeanne.

Puisse Dieu t'inspirer comme je le désire !

Bas à Thibaut.

Allons !

Il sort par le fond avec Isabelle.

SCÈNE V

THIBAUT, JEANNE.

THIBAUT, à part.

Je suis tremblant.

JEANNE.

Qu'as-tu donc à me dire?

THIBAUT.

O Jeanne! je tairais ces timides aveux
Si ton père n'avait encouragé mes vœux;
Souviens-toi seulement de notre enfance heureuse!
Tout ce riant vallon arrosé par la Meuse
En a gardé mémoire; il n'est prés ou buissons
Où ne résonne encor l'écho de nos chansons.
Toi plus grave pourtant et déjà réfléchie,
De nos jeux trop bruyants tu t'étais affranchie,
Écoutant volontiers les cloches, dont l'appel
Te semblait une voix qui montait vers le ciel!
Et je te contemplais dans tes grâces discrètes,
Grandissant comme un lis parmi les pâquerettes!
Souviens-toi des beaux jours, quand, le printemps venu,
Une foule joyeuse allait au bois chesnu,
Dames, seigneurs, garçons, filles, Dieu sait le nombre,

Pour fêter le vieux hêtre et danser à son ombre!
Tes compagnes tressaient dans les prés d'alentour
Des couronnes de fleurs, et chacune à son tour,
Avec un vœu secret, comme on fait d'une offrande,
Aux rameaux du beau mai suspendait sa guirlande;
Comme elles tu faisais ta provende de fleurs;
Mais l'arbre n'avait pas tes dons avec les leurs,
Et tu les réservais, dans la foi de ton âme,
Pour attacher leurs nœuds au cou de Notre-Dame.
Souviens-toi! — Dès ce temps, à tes pas enchaîné,
J'attendais que par toi mon cœur fût deviné,
Et ce même secret que je n'osais te dire,
C'est que je vis pour toi, qu'après toi je soupire,
Que d'autres sont aimés qui sont moins amoureux,
Et que, si tu voulais, je serais bien heureux!

JEANNE.

Hélas!... pour oublier tout ce passé que j'aime,
Il faudrait commencer par m'oublier moi-même!...
Mais quoi!.. d'autres destins pour moi sont résolus!
Je ne peux me donner, ne m'appartenant plus!

THIBAUT.

Que dis-tu?

JEANNE.

Que ton cœur me plaigne et me pardonne!

Il me faut obéir à ce que Dieu m'ordonne.
Crois-moi, car je te dis les choses sans détour,
Libre, je n'aurais pas repoussé ton amour.

THIBAUT.

Et ne l'es-tu donc pas?...

JEANNE.

Non !... et pussé-je l'être !

THIBAUT, à part.

Seigneur Dieu !... sa raison...

JEANNE.

Va ! mon regard pénètre
Dans ton âme, et je sais ce que tu dis tout bas :
Je suis folle pour toi qui ne me comprends pas !

THIBAUT.

Explique-toi !

JEANNE.

Je dois me taire.

THIBAUT.

Non ! sois franche !
Ne crains pas de tout dire, et que ton cœur s'épanche !
Ce n'est pas le devoir qui le tient empêché;
Tu me hais !

JEANNE.

Je ne hais rien, sinon le péché !

THIBAUT.

Et n'en commet-on pas alors qu'on désespère
Par un refus sans cause et sa mère et son père?..
Moi-même, dis-je encor, si ma douleur t'émeut ?

JEANNE.

Et comment résister, si mon Seigneur le veut ?

THIBAUT.

Quel seigneur ?... parle donc !

JEANNE.

Le Roi du ciel !... — Écoute !
Il m'est trop rigoureux de te voir mettre en doute
Ma tendresse pour ceux de qui je tiens le jour,
Mon amitié pour toi, dont je savais l'amour !
Tu triomphes d'un cœur résolu de se taire.
A nul autre que toi je n'ai dit ce mystère
Où ma vie est pendante, où Dieu même apparaît !
Sur ton âme, Thibaut, gardes-en le secret ! —
J'avais treize ans ! Déjà nos campagnes ouvertes
Voyaient se rapprocher la guerre et ses alertes ;
Le trouble et la frayeur étaient dans les esprits,
Et les yeux inquiets regardaient vers Paris !
Un soir, comme j'étais à genoux, en prière,
Une voix m'appela, dans un jet de lumière ;
J'eus peur et je pleurai. La voix s'évanouit,

Et le rayon de feu disparut dans la nuit !

THIBAUT.

Rêve ou délire !

JEANNE.

Non ! pour douter veuille attendre.
La clarté reparut ; la voix se fit entendre ;
Puis d'autres voix encor qui descendaient du ciel !
Je les connus ; c'était l'archange saint Michel,
Et sainte Marguerite, et sainte Catherine;
Et je les contemplai dans leur splendeur divine !

THIBAUT.

Dieu tout-puissant !...

JEANNE.

Dès lors, maîtresses de mes jours,
Les saintes m'ont conté les villes sans secours,
Les vainqueurs sans merci, le roi sans espérance,
Et la grande pitié du royaume de France !
Enfin, voici deux mois passés que j'entendis
La voix du Seigneur même en son saint paradis :
« Jeanne !... il faut que tu sois dans le temps du carême
« Devers ton souverain !... Nul autre que toi-même,
« Prince ni duc, ne peut venir en aide au roi !
« Sans toi point de secours !... Va !... je serai vers toi !
« Va !... fille de Dieu !... va !... »

THIBAUT.

Jésus!...

JEANNE.

Moi, pauvre fille!
Abandonner mon toit! délaisser ma famille!
Voir le sang des chrétiens couler dans les combats!
Donner la mort! tuer!... Non! je ne tûrai pas!
Ah! l'esprit soulagé de cette angoisse amère,
Que j'aimerais bien mieux, près de ma pauvre mère,
Filer le lin, le chanvre, et que le ciel m'ôtât
De souci; car enfin ce n'est pas mon état!
J'ai tant pleuré, prié, demandé cette grâce!...
Si Dieu le veut pourtant, il faut que je le fasse!
Je n'y peux plus durer! Mon cœur est éperdu!

THIBAUT.

Mais... depuis ces deux mois?...

JEANNE.

Je n'ai rien entendu!

THIBAUT.

Que résous-tu?

JEANNE.

J'attends!

THIBAUT.

Et si ces voix célestes

Se taisaient?

JEANNE.

J'y verrais les preuves manifestes
Que Dieu renonce à moi!

THIBAUT.

Quoi! je peux donc un jour...

JEANNE.

N'amollis pas mon âme à lui parler d'amour!
La France meurt! — Surtout que nul ne me soupçonne;
Garde-toi d'en rien dire à personne!

THIBAUT.

A personne!...

A part.

Hélas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MENGETTE.

Mengette arrive rapidement par le fond et se laisse tomber sur un escabeau.

MENGETTE.

Ah!... mes amis!

JEANNE.

Mengette!...

MENGETTE.

Sauvez-moi!

THIBAUT.

De qui donc?

MENGETTE.

D'un soldat!... je suis morte d'effroi!

THIBAUT.

Un soldat?

JEANNE.

Remets-toi!

MENGETTE.

Je traversais la plaine...
Mais... je ne puis parler... tant je suis hors d'haleine!...

THIBAUT.

Il t'a poursuivie?

MENGETTE.

Oui.

Thibaut va décrocher une faux pendue à la muraille.

JEANNE, *à Thibaut.*

Que fais-tu?

THIBAUT.

Je saurai
Quel est ce maraudeur jusqu'à nous égaré!

JEANNE, *vivement.*

Thibaut ! prends avec toi mes frères !...

THIBAUT.

Non !... un homme
Contre un homme suffit. — Et puis, qu'importe en somme?

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

JEANNE, MENGETTE.

MENGETTE, *se relevant et suivant Thibaut des yeux.*

Que dit-il? de quel air il t'a parlé...

JEANNE, *sans lui répondre.*

Seigneur !
Je le confie à vous !

A Mengette.

Ah ! quel est ton bonheur !
Tu peux aimer ! On t'aime ! Aux rêves de ton âme,
Un fiancé sourit ! — Sois une heureuse femme !
Sois une heureuse mère !...

MENGETTE.

Eh quoi ! ce doux espoir
Comme moi te convie, et tu n'as qu'à vouloir !

As-tu donc un secret que je ne puis connaître?
Je suis heureuse !... Eh bien ! qui t'empêche de l'être?
Thibaut...

JEANNE.

Mon Dieu ! sait-on ce qui peut advenir?

Prenant les mains de Mengette.

O mon amie ! ô toi, mon plus cher souvenir !
Toi qui fus ma compagne et que j'ai tant aimée,
Tu prîras, n'est-ce pas, pour Jeannette Romée?

Siward paraît à la porte du fond. — Mengette étouffe un cri de terreur.

SCÈNE VIII

JEANNE, SIWARD, puis THIBAUT,
et UN SOLDAT ANGLAIS.

SIWARD.

Ah ! la belle, on veut donc m'échapper?...

JEANNE.

Halte-là !
Je vous défends de faire un pas!

SIWARD, *riant.*

Voyez cela !...
Pardieu ! je te préfère encore à ta compagne !
Bedford a pris l'Anjou, Glocester la Champagne,

Salisbury le Perche ; il n'est que votre roi
De Bourges qui n'ait rien ; car je garde pour moi
Le meilleur de la France en lui prenant ses filles !..

JEANNE, s'armant d'une faucille pendue au mur.

Voyons donc si l'épée a raison des faucilles !

SIWARD, tirant son épée.

Ah ! mignonne, tu veux jouer avec le fer ?

JEANNE.

Démon !

SIWARD.

Bien dit, ma foi ! car je viens de l'enfer !

JEANNE.

Va ! je ne te crains pas !... Si tu dis vrai, ton maître
Ne saurait prévaloir contre le mien !...

SIWARD.

Peut-être !

Il s'avance vers Jeanne ; mais celle-ci lie l'épée de Siward avec sa faucille, la fait tomber à terre et pose le pied dessus.

SIWARD, reculant.

Mais c'est une lionne !.. — Eh ! compagnons !...

MENGETTE, tremblante.

Seigneur !...

C'est fait de nous !..

SIWARD.

A moi !...

Siward a dégainé son poignard et se prépare à attaquer Jeanne qui l'attend, le pied sur l'épée. — Thibaut rentre en scène et se précipite entre eux, la faux levée sur Siward.

THIBAUT.

Misérable !..

SIWARD.

Malheur !

JEANNE, arrêtant le bras de Thibaut.

Non ! pas de sang !

UN SOLDAT, paraissant à la fenêtre du fond.

Siward !... les ennemis !... alerte !...

Le soldat disparait.

THIBAUT, à Jeanne.

Quoi ! tu lui fais merci ?

JEANNE, à Siward.

Va ! la porte est ouverte !

SIWARD.

Nous nous retrouverons !

Il sort et reparait derrière la fenêtre.

Eh ! beau galant !.. à toi !

Il lance à Thibaut une pierre avec sa fronde et disparait.

SCÈNE IX

JEANNE, THIBAUT, MENGETTE.

THIBAUT, chancelant.

Ah!...

JEANNE.

Lâche!...

MENGETTE.

Il est blessé!

Elle soutient Thibaut qui se laisse glisser sur un escabeau.

JEANNE.

Dieu!... son sang coule!... voi!...

S'agenouillant près de Thibaut.

De l'eau fraîche... — Thibaut!...

Mengette apporte de l'eau ; Jeanne lave la blessure de Thibaut.

Ah! ce sang!...

MENGETTE.

Il respire!...

JEANNE.

Thibaut!... par ton amour!...

THIBAUT, d'une voix faible.

Jeanne!...

JEANNE, se relevant, à part.

Qu'allais-je dire?

THIBAUT, revenant à lui.

Va! ce n'est rien!... J'étais étourdi seulement
Cette pierre a glissé sur mon front.

JEANNE, à part.

Dieu clément!

SCÈNE X

THIBAUT, JEANNE, MENGETTE, JACQUES, ISABELLE, PIERRELO, JACQUEMIN, JEAN, puis CATHERINE.

VOIX DANS LA COULISSE.

Sus! sus! à l'ennemi!

On voit des archers traverser le fond du théâtre en courant.

JACQUES, se précipitant en scène.

Ma fille!...

Il serre Jeanne dans ses bras.

PIERRELO, arrêté sur le seuil de la porte.

Ils sont en fuite!
Nos gens les ont tournés et leur font la conduite!

MENGETTE.

Jésus!... Ils étaient donc nombreux?

CATHERINE, entrant vivement par la droite.

Pourquoi ces cris?

JACQUES.

Un gros de maraudeurs qui nous avaient surpris!
Comme les loups cerviers, le butin les attire!

PIERRELO.

Ils n'ont pas attendu les archers de messire
Robert de Baudricourt.

ISABELLE, pressant Jeanne dans ses bras.

Ma Jeanne! mon enfant!
Ces bandits t'ont fait peur?

MENGETTE.

Oh! Jeanne se défend!

Ramassant l'épée de Siward.

Voyez! à l'un des leurs elle a pris cette épée!

Pierrelô prend l'épée des mains de Mengette.

ISABELLE.

Grand Dieu!

JEANNE.

Non!... De ses mains elle s'est échappée.
C'est Thibaut qui nous a porté secours.

JACQUES, apercevant Thibaut.

Blessé!...

JEANNE.

Pour moi!...

JACQUES, serrant la main de Thibaut.

Cher fils!

THIBAUT.

Un coup de fronde!...

Montrant Jeanne

Elle a pansé

Ma blessure.

JACQUES, à Jeanne.

Ah! ton cœur, s'il était en balance,

Ne sera pas ingrat!... Tu gardes le silence?

A demi-voix.

Songe que ma prière est un commandement!

JEANNE.

J'obéirai, si Dieu n'y met empêchement!

JACQUES.

Dieu ne s'oppose pas à ce qu'un père ordonne! —

Rendons-lui grâce, enfants, du secours qu'il nous donne!

Sa volonté soit faite en terre comme aux cieux,

Et qu'il daigne verser le sommeil sur nos yeux!

TOUS, à demi-voix.

Ainsi soit-il!

THIBAUT, à demi-voix.

Viens-tu? nous ferons même route

JEANNE, bas à Pierrelô.

Robert de Baudricourt est donc ici?

PIERRELO, à demi-voix.

Sans doute;

Avec Colet de Vienne, un messager du roi.

Ils gardent Domrémy jusqu'à demain. Pourquoi?

Jeanne ne lui répond pas et reste absorbée dans sa pensée. — Pierrelô pose l'épée sur la table.

THIBAUT.

Adieu, Jeanne.

JEANNE, sans retourner la tête.

Adieu!

THIBAUT, bas à Mengette.

Vois! elle est comme endormie.

MENGETTE, à Jeanne.

Tu ne m'embrasses pas?

JEANNE, l'embrassant avec effusion.

O ma petite amie!

Thibaut s'éloigne avec Mengette. — Pierrelô, Jacquemin et Jean sortent par la gauche.

CATHERINE, à Jeanne.

Je t'attends.

JEANNE.

Je te suis.

A Jacques.

Mon père, votre main!

Elle baise la main de Jacques qui sort par la droite. — Se retournant vers Isabelle qui semble l'interroger du regard.

Je veux finir ce chanvre.

ISABELLE, l'embrassant.

A demain!

JEANNE.

A demain!

Isabelle et Catherine sortent par la droite.

SCÈNE XI

JEANNE, seule.

Elle s'arrête devant l'épée restée sur la table et la soulève.

C'est étrange!... D'où vient cette force inconnue
Qui m'a fait affronter sans peur cette arme nue?
Au moindre bruit mon cœur a bien souvent failli,

Et devant cette épée il n'a pas tressailli!

Elle brandit l'épée, puis la repose sur la table.

O maison ! humble toit de chaume où l'hirondelle
Vient suspendre son nid à la saison nouvelle !
Meubles accoutumés, mon rouet, mes fuseaux !
Fenêtre où de la main j'appelais mes oiseaux !
Et toi, petit jardin, sous l'ombre de l'église;
Fête de mon enfance, éden, terre promise
Où j'ai passé des jours si calmes et si doux,
Ce Dieu voudra-t-il donc me séparer de vous?
Toujours cette terreur ! toujours cette pensée
Présente à mon esprit, aussitôt que chassée !
Je retiens mon haleine et je crains d'écouter,
Et je crois que toujours les voix vont éclater !...
Non ! tout se tait ! tout dort ! — ah ! Dieu seul est le maître !
Hélas ! ma pauvre mère !... elle en mourrait peut-être !
Et lui !... pour me sauver comme il s'est élancé !..
Mais que dis-je ?... Achevons le travail commencé.

Elle s'assied devant son rouet et file. — Après un moment de silence.

Guerre impie !... ô noblesse insolente ou servile !...
Orléans assiégé !... combien de temps la ville
Peut-elle encor tenir ?... — Si je croyais... — « Sans toi
Point de secours ! » — Qui sait ?... un messager du roi !

On entend le bruit des cloches : Jeanne se lève.

Ah ! les cloches !... Il semble, à leur voix familière,
Que l'âme vers le ciel s'envole tout entière !

S'agenouillant.

Seigneur Dieu tout-puissant, j'implore ta bonté !
Laisse, laisse ma vie en son obscurité,
Et daigne rejeter, par une marque insigne,
Ce fardeau trop pesant sur une autre plus digne !...

Un rayon de lune, dont l'éclat devient de plus en plus vif, pénètre par la fenêtre de droite et éclaire la scène. — Jeanne relève la tête et semble écouter.

Ciel !... me trompé-je ?... Au bruit de ces cloches, je sens
L'épouvante et l'extase envahir tous mes sens !
L'ombre s'évanouit ! Les saintes se révèlent !
L'archange m'apparaît !..

CHŒUR INVISIBLE.

Jeanne !...

JEANNE.

Les voix m'appellent !..

LE CHOEUR.

Jeanne !.. Dieu t'a parlé !.. tu n'as pas entendu !..
Cœur lâche, cœur sans foi d'avoir tant attendu !..

JEANNE, avec désespoir.

Non ! non ! grâce !.. pitié pour moi, pour mon vieux père !
Il m'aime !.. voulez-vous que je le désespère ?..

LE CHOEUR.

Jeanne! Jeanne! Obéis à Jésus ton Seigneur!

JEANNE, se tordant les mains.

O voix, terribles voix qui torturez mon cœur!..

Sainte Marguerite et sainte Catherine apparaissent vaguement dans le rayon de lune.

LES DEUX SAINTES.

Jeanne! Jeanne! Dieu t'a choisie!
Va, pauvre âme d'effroi saisie!
Va, fille de Dieu!.. va!

LE CHOEUR.

Jésus! Jésus Maria!

LES SAINTES.

Ton Seigneur à toi se révèle;
C'est la voix de Dieu qui t'appelle!
Va, fille de Dieu!.. va!

LE CHOEUR.

Jésus! Jésus Maria!

JEANNE.

Mes saintes!..

LES DEUX SAINTES.

L'épreuve est amère
A ton village dis adieu!
Tu fuiras ton père et ta mère
Pour suivre le Seigneur ton Dieu...

JEANNE.

Demain! demain! encore un jour!..

LES DEUX SAINTES.

Dieu t'a choisie!

Va, pauvre âme d'effroi saisie!

Va, fille de Dieu!.. va!

LE CHOEUR.

Jésus! Jésus Maria!

JEANNE, avec une exaltation croissante.

Dieu le veut!.. Pardonnez, mon père, à votre Jeanne!.

A vous désobéir c'est Dieu qui me condamne!

LE CHOEUR.

Jeanne!.. Jeanne!..

JEANNE.

Je le vois! je l'entends! mon père! ma mère!.. ah!..

LES DEUX SAINTES et LE CHOEUR.

Va! je serai vers toi!.. va, fille de Dieu!.. va!

Jeanne, enveloppée du rayon lumineux, recule avec une sorte d'épouvante jusqu'à la porte du fond. Elle jette un adieu désespéré vers la chambre de son père et semble prête à s'éloigner. — La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

CHINON

L'appartement d'Agnès Sorel. Au fond, trois grandes portes donnant sur une galerie et fermées par des rideaux. — Portes latérales. — A gauche, sur le second plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

AGNÈS, LOYS, MADAME DE TRÈVES, MADAME DE GAUCOURT, DAMES DE LA COUR.

Agnès est assise, un miroir à la main. Mesdames de Trèves et de Gaucourt changent quelque chose à sa coiffure. Les autres dames sont assises et s'occupent à des ouvrages de femme. — Loys à l'écart module quelques accords sur une guitare.

LE CHOEUR.

Beau page, voulez-vous nous dire
La ballade du prisonnier,

Cette ballade que soupire
Celui qui ne peut oublier ?..
Celui qui de son doux servage
Chante les plaisirs effacés !..
Faut-il vous en prier, beau page ?..

Avec enjouement.

Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

LOYS, *se levant.*

Qui de nous ne connaît ces vers mouillés de larmes
Dont le soupir lointain se mêle au bruit des armes ?..

Il chante en s'accompagnant sur sa guitare.

Fortune, veuillez-moi laisser
En paix une fois, je vous prie;
Trop longuement, sans vous lasser,
Avez eu sur moi seigneurie !
De mes pleurs faites raillerie,
Et jamais ne voulez ouïr
Les maux que m'avez fait souffrir !
Bien des ans sont déjà passés !
Dois-je toujours ainsi languir ?..
Hélas ! et n'est-ce pas assez ?..

LE CHOEUR.

Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

LOYS.

Tous maux suis content de porter,
Hors un seul qui trop fort m'ennuie,
C'est qu'il me faut si loin rester
De celle que j'ai pour amie !
Dès long-temps en sa compagnie
Laissai mon cœur et mon désir ;
Vers moi ne veulent revenir;
D'elle ne sont jamais lassés ;
Prisonnier suis, d'amour martyr !..
Hélas ! et n'est-ce pas assez?

LE CHOEUR.

Hélas ! et n'est-ce pas assez ?..

AGNÈS.

Pauvre duc !... prisonnier par delà le détroit
Loin d'en être affaibli, son amour s'en accroît,
Et volant vers sa dame, et pleurant sa patrie,
Sa ballade pour lui passe la mer et prie !

Se levant.

Ah ! puisse Dieu, clément à mon seigneur et roi,
Ne pas le séparer de la France... et de moi !
Mais que vais-je penser ? pour suivre ce que j'aime
Ne braverais-je pas les fers et la mort même ?
Hélas ! un seul péril menace notre amour,

La reine !... Parle-t-on de son prochain retour.

MADAME DE GAUCOURT.

Non, madame; et l'on peut, sans être téméraire,
Croire qu'elle se plaît auprès du roi son frère,
Contente d'envoyer parfois un messager.

LOYS, à part.

Le séjour de Chinon n'est pas pour l'engager.

AGNÈS.

Comment n'ai-je pas vu le roi de la journée ?
A-t-il chasse ou conseil pour cette après-dînée ?
Ah ! loin de moi déjà le temps lui paraît court !
Il devrait être ici.

MADAME DE TRÈVES.

Madame de Gaucourt
Croit que depuis tantôt le roi donne audience.

AGNÈS.

Ah !...

MADAME DE GAUCOURT.

Ce miroir devrait vous rendre confiance

AGNÈS, souriant.

Flatteuse !

De Thouars paraît au fond du théâtre.

MADAME DE GAUCOURT.

Êtes-vous pas la dame de beauté ?

AGNÈS.

Le roi me nomme ainsi, mais non la vérité.

SCÈNE II

LES MÊMES, DE THOUARS.

DE THOUARS.

Ah ! madame, un tel mot, avec un tel sourire !
Vous ne le croyez pas puisque vous l'osez dire !

AGNÈS.

Messire de Thouars !

DE THOUARS.

Envoyé près de vous
Par un noble seigneur qui craint votre courroux,
Et qu'un hôte importun retient en votre place.

AGNÈS.

Qui donc ?

DE THOUARS.

Lahire.

AGNÈS.

Il est ici ?...

De Thouars ne répond pas ; Agnès se retourne vers les dames.

Je vous rends grâce,

Mesdames, et je suis confuse de vos soins.

A Loys.

Laisse-nous !

Mesdames de Trèves et de Gaucourt et les autres dames sortent par les portes latérales. — Loys s'éloigne par le fond.

SCÈNE III

AGNÈS, DE THOUARS.

AGNÈS.

Vous vouliez me parler sans témoins?

DE THOUARS.

Moi? non.

AGNÈS.

Votre silence...

DE THOUARS.

Eh! qu'avais-je à vous dire?

Riant.

Ah! le triste dîner de ce pauvre Lahire!..
Hélas! il aura pu se convaincre céans
Que Chinon ne dînait guère mieux qu'Orléans!
Un seul poulet chétif et de mine frugale
A fait tout le menu de la table royale!

Et voyant que Lahire attendait : « C'est fini, »
Lui dit gaîment le roi, « monsieur de Bouligni
« N'a plus que quatre écus en caisse, mon cher hôte ;
« Et, si je vous reçois maigrement, c'est sa faute !... »

AGNÈS.

Quoi ! nous en sommes là !...

DE THOUARS.

Ne vous alarmez pas !
Un sujet peut sauver son roi d'un mauvais pas !
J'ai trouvé de l'argent !

AGNÈS.

Certes un tel miracle
Doit vous faire écouter désormais en oracle !
Par quel trait de génie ou par quel talisman?...

DE THOUARS.

Je n'en ai qu'un, madame, et c'est mon dévoûment.

AGNÈS.

Eh bien ! cette nouvelle a dû remettre en joie
Lahire, qu'Orléans sans doute nous envoie !
Aura-t-il les secours que nous avons promis ?

DE THOUARS.

Pour en faire un butin commode aux ennemis?
Non sur ma foi ! je songe en ce péril extrême
A défendre d'abord le roi contre lui-même ;

Ses libéralités lui feraient quelque jour
Congédier sa garde, et ses gens, et sa cour!
Que du moins ce dernier prestige l'environne!

AGNÈS.

Encor lui faudrait-il conserver la couronne!
Quoi! la France est si bas qu'un désastre de plus
Lui rendrait à jamais tous secours superflus!
Une noble cité, dépassant notre attente,
Arrête encor le flot de cette mer montante!
Nos soldats sont à bout, haletants, épuisés!
Un subside les sauve!... et vous le refusez!
Quel est donc votre but? quelle est votre espérance?

DE THOUARS, avec ironie.

Je ne vous savais pas tant d'amour pour la France!

AGNÈS.

Ah! dites pour le roi!... sans railler mes ennuis!
Pourquoi me supposer autre que je ne suis?
C'est lui seul que je veux retirer de ce gouffre!
Je pleure de le voir dépossédé! je souffre
De l'entendre appeler roi de Bourges!... Hélas!
Ce nom même demain ne lui restera pas,
Et peut-être ira-t-il, déchu, devers le Rhône,
Cacher l'ombre d'un sceptre et les débris d'un trône!...
La France! dites-vous... et que m'importe à moi?

Mon amour est aveugle et ne songe qu'au roi!

DE THOUARS.

Bien aveugle, en effet, jusque dans ses alarmes!
Vos aveux contre vous me fournissent des armes,
Madame! c'est au roi que vous songez d'abord?
Eh bien! je vous l'attache, et nous sommes d'accord.
Ne comprenez-vous pas, sans que je vous le dise,
Qu'un revers nous soutient et qu'un succès nous brise?

AGNÈS.

Comment? que dites-vous?

DE THOUARS.

Que, s'il règne en vainqueur,
Son esprit nous échappe aussi bien que son cœur!
Yolande, Richemond (Sont-ce là des mystères?)
Et tous les Armagnacs, et les grands feudataires,
Au salut d'Orléans rattachant leur espoir,
Nous viennent aussitôt disputer le pouvoir!
Faites plus! jusqu'à Reims que votre main l'entraîne,
Et vous y courberez le front devant la reine!

AGNÈS.

La reine!...

DE THOUARS.

En doutez-vous? Tel est notre avenir!
La défaite du moins nous permet d'obtenir

Que Bedfort, par la paix assurant sa victoire,
Limite sa conquête aux rives de la Loire!
Notre part reste belle, et le roi, confiné
Aux montagnes d'Auvergne ou bien du Dauphiné,
Peut y fonder encor, digne de ses ancêtres...

AGNÈS.

Un royaume amoindri!

DE THOUARS.

Dont nous serons les maîtres!
Que lui faut-il? Son cœur, exempt d'autre désir,
N'aspire qu'au repos, n'aime que le plaisir;
Et son unique soin, dans cette cour nouvelle,
Sera de vous fêter et de vous trouver belle!
Voilà ce qu'à mon sens il lui faut conseiller;
Croyez-moi, le roi dort; n'allons pas l'éveiller!

AGNÈS.

Mais, crût-on vos conseils légitimes et sages,
En recevra-t-il moins messages sur messages?
Hier c'était Dunois! c'est Lahire aujourd'hui.

DE THOUARS.

Oh! je ne les crains pas: Ils n'obtiendront de lui
Qu'un banal compliment, des promesses frivoles,
Et ce que peut une heure emporter de paroles!
Le danger n'est pas là, mais dans ces vains discours

Qui, de Dieu même au roi promettant le secours,
Le livreraient encore à ces hallucinées
Dont nous ont assaillis ces dernières années!
On m'avertit sous main qu'une fille, du nom
De Jeanne, s'est montrée et marche vers Chinon;
La Lorraine l'envoie et lui rend témoignage;
Nous verrons si le Ciel protége son voyage;
La route est difficile et propre aux coups de main :
Une embuscade peut l'arrêter en chemin!...

AGNÈS, regardant fixement de Thouars

Ah!

DE THOUARS.

Je dis ce qui peut arriver; et je doute
Que sans mésaventure elle achève sa route;
Si pourtant elle vient, qui sait où ses avis,
Donnés au nom du ciel et par le roi suivis,
Peuvent nous entraîner?

AGNÈS.

En effet, il importe
D'y songer! Mais... son air?

DE THOUARS.

On la dit jeune, accorte,
Pas trop grande, l'œil noir! Les rois en pareil cas
Sont aisément séduits.

AGNÈS.

Il ne la verra pas!

SCÈNE IV

DE THOUARS, AGNES, LAHIRE

LAHIRE, paraissant au fond.

Jarnidieu! c'en est trop!... me raille-t-on?

DE THOUARS, à Agnès.

Lahire.

LAHIRE.

Au diable les fuseaux!

AGNÈS.

Qu'avez-vous donc, messire?

LAHIRE, entrant en scène.

Ah! madame, pardon!

AGNÈS.

Qu'avez-vous?

LAHIRE.

Ce que j'ai?

Que, sans rien obtenir, je vais prendre congé;
Et que, pour enlever à l'Anglais ses bastilles,
En guise de soldats, le roi m'offre des filles!

DE THOUARS.

LAHIRE.

Oui ; Jean de Metz et cinq autres, je croi,
Sont arrivés céans, amenant vers le roi
Je ne sais quel messie en jupons ?

DE THOUARS, *à part.*

Échappée !...

LAHIRE.

Pour tout dire, mordieu ! j'aimerais mieux l'épée
De notre connétable, avec ses bataillons,
Que tout ce qu'on nous peut donner de cotillons !
Nous n'en serions pas là si votre aveugle haine
N'eût des conseils du roi chassé son capitaine !
Ah !... les temps sont changés !... et je ne trouve ici
Que discorde, égoïsme, épuisant sans merci
Places, titres, faveurs qu'en se jouant octroie
L'indolence royale à des oiseaux de proie !
Nous pourtant, abreuvés de dégoûts et d'affronts,
Sans armes, sans soldats et sans pain, nous mourons !

DE THOUARS.

Je croyais qu'au métier vous trouviez quelques charmes ?
Qui donc a dit : « Si Dieu se faisait homme d'armes
« Il se ferait pillard ? » Le mot, convenez-en...

LAHIRE.

Eh bien?... j'ai dit pillard, et non pas courtisan !

AGNÈS.

Messieurs !...

DE THOUARS, en riant.

Laissez, madame !... à peine il sort de table!
Mais quoi !... si le trésor comme elle est lamentable,
Qu'y pouvons-nous? Il faut s'expliquer une fois !

Le roi paraît au fond du théâtre.

LAHIRE.

Ce n'est pas de l'argent que l'on demande aux rois,
C'est leur sang!...

SCÈNE V

DE THOUARS, AGNÈS, LAHIRE, LE ROI.

LE ROI, entrant en scène, gaîment.

Hein? mon sang!... que diantre en veut-il faire?

LAHIRE.

Votre baptême, sire !

LE ROI.

Eh! de grâce, diffère
Mon salut!... — Cette Jeanne, objet de tes mépris,

Si j'en crois Baudricourt, me l'offre à meilleur prix.

Se retournant vers de Thouars et Agnès.

Car sans doute déjà vous savez la nouvelle?
On m'envoie une sainte, en s'engageant pour elle
A m'ouvrir le chemin de Reims, sans coup férir.

Se retournant vers Lahire.

Et pour régner, encor ne faut-il pas mourir?

LAHIRE.

Si votre espoir s'arrête à cette rêverie...

LE ROI.

Eh non! Lahire!... sache entendre raillerie.
Pourtant ses compagnons en parlent avec feu!
C'est vraiment, disent-ils, une fille de Dieu!
Les six hommes armés qui formaient son escorte.
Trop faible pour tenir la campagne, assez forte
Pour signaler sa marche en pays bourguignon,
Ont pu de Vaucouleurs la conduire à Chinon!
Sa foi les soutenait, triomphait de leur doute,
Affrontant, dissipant les périls de la route;
Pris dans une embuscade, ils ont avec stupeur
Vu l'assaillant frappé de vertige et de peur·

Mouvement de de Thouars.

Cela ne tient-il pas du miracle?

AGNÈS.

Peut-être !

Pour croire à leur parole il faudrait bien connaître
Ses compagnons.

LE ROI.

Colet de Vienne, Jean de Metz,
Bertrand de Poulengy, cœurs vaillants, si jamais
Il en fut !

DE THOUARS.

Cependant, sire, prenez-y garde !...
Avec ces saintes-là souvent on se hasarde
A prôner une folle ou pis encor.

LE ROI.

Du moins
N'est-ce pas le portrait qu'en donnent ses témoins,
Jurant qu'au milieu d'eux, seule avec sa prière,
La crainte et le respect lui font une barrière !

AGNÈS.

Avouez qu'en secret vous brûlez de la voir ?

LE ROI.

Cela vous déplaît-il ?

AGNÈS.

Elle peut décevoir
L'espérance qu'auront fait naître ses louanges ;

Les démons quelquefois prennent l'aspect des anges
Elle vient de l'enfer peut-être et non du ciel !

LE ROI.

Voulez-vous consulter frère Jean Pasquerel?

AGNÈS.

Je veux de quelque embûche indigne et déloyale
Sauver, s'il est besoin, la majesté royale;
Souffrez que je lui parle, et si dans son pays
Il la faut renvoyer....

LE ROI, *baisant la main d'Agnès.*

Commandez! j'obéis ! —
Lahire, vois ces yeux qui m'ont dompté naguère !
Et comprends que je mets à peu de prix la guerre,
Si je m'en puis passer !

LAHIRE.

Par la mort-Dieu !.. je vois...
Une ville épuiser son sang, peuple et bourgeois !...
Se taxer elle-même, oublier ses franchises,
Et brûler ses faubourgs, et raser ses églises,
Et des boulets anglais se jouer nuit et jour,
Et mourir pour son roi qui devise d'amour !...
Je tarde et l'on m'attend ! Sire, que répondrai-je?

LE ROI, *gravement.*

Qu'une guerre inutile est bientôt sacrilége !

Que c'est me condamner à d'éternels remords
Que de poursuivre une ombre au prix de tant de morts!
Et que puis-je gagner à prolonger la lutte?
Vos efforts ne feront que retarder ma chûte!
Je n'ai plus Duchâtel! je n'ai plus Richemond!
Orléans même a vu l'amiral, et Clermont,
Et tant d'autres encor, fameux dans vingt batailles,
Comme un enjeu perdu, déserter ses murailles!...
Va, Lahire!... ils en ont désappris le chemin!

LAHIRE.

Dunois s'y trouve encore, et j'y serai demain!

LE ROI.

Y sera-t-il aussi, ce Dieu qui m'abandonne?
Ah! c'est lui qui condamne!... et c'est lui qui pardonne!...

LAHIRE.

Que dites-vous?...

On entend un chant religieux au dehors.

LE ROI.

Écoute!... on promène la croix
Par la ville, en priant Dieu pour le sang des rois!

De Thouars, Agnès et Lahire remontent vers la fenêtre, à gauche. Agnès s'agenouille; de Thouars s'incline; Lahire, derrière eux et les bras croisés, regarde passer la procession. — Le roi, seul sur le devant de la scène et les mains jointes, reprend à demi-voix :

Sire Dieu ! de mon front détourne ta colère !
Seul tu lis dans mon cœur ! que ta grâce l'éclaire
Si je suis légitime héritier des Valois,
Qu'il te plaise sauver ma couronne et mes droits !
Et, si je ne suis pas l'héritier légitime,
Si mon trône est le fruit du parjure et du crime,
Sire Dieu, qu'il te plaise, en ta grande bonté,
Me conserver la vie avec la liberté !...

Le chant religieux se perd dans l'éloignement — Agnès se relève — Loys paraît à la porte du fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LOYS.

AGNÈS.

Que nous veux-tu, Loys ?

LE ROI.

L'enfant paraît en joie !

LOYS.

Sire, Sa Majesté la reine vous envoie
Des serviteurs, passés maîtres en gai savoir !

LE ROI.

Des poëtes ! vrai Dieu ! courons les recevoir !

Certes, pour égayer ma pauvre cour maussade,
On ne pouvait choisir plus joyeuse ambassade !
Fêtons les héritiers de ces gais troubadours
Qui du bon roi René chantèrent les beaux jours,
Age d'or où régnait la douce poesie !...

A Agnès.

Où pour reine la cour d'amour vous eût choisie !...
Venez-vous ?

AGNÈS.

Je vous suis.

LOYS.

Mais... cette fille est là,
Sire !

LE ROI.

Déjà ?...

AGNÈS.

C'est bien, Loys ! introduis-la !
C'est moi qui la verrai !

Au roi.

Qu'avez-vous ?

LE ROI.

Ah ! je pense
Que Bouligni nous va mesurer la dépense !...
Les fêtes ne vont pas avec mon dénûment !

DE THOUARS, *à demi-voix.*

N'en soyez pas en peine! on les paira.

LE ROI.

Vraiment!...

Par ma foi tu me rends la vie, et je t'admire!
Soyons donc aux chansons, n'en déplaise à Lahire!
A demain la couronne! à demain le souci!
Et fût-ce pour un soir, ramène-nous ici
Plaisir, jeunesse, amour!... tout le reste... fantôme!

Il offre la main à Agnès et s'éloigne avec elle suivi de de Thouars.

SCÈNE VII

LAHIRE, LOYS.

LAHIRE, *regardant s'éloigner le roi.*

Jamais roi ne perdit si gaîment son royaume!
Ah!... devant cette honte il faut se faire effort
Pour ne pas s'aller joindre aux soldats de Bedfort!
Un étranger c'est vrai; mais un héros en somme!
Ne trouver qu'un enfant où nous cherchions un homme!
Tout le monde, hors ceux qui le veulent trahir,
Lui dit de commander!... il ne sait qu'obéir!

Ah ! tout est bien perdu !...

LOYS, en riant.

Que ne prenez-vous Jeanne?

LAHIRE.

Tu te moques de moi, je pense, ou Dieu me damne !
Les filles ne sont point mon fait !

LOYS.

A votre gré !
Elles sont fort le nôtre... et je le lui dirai !

Il sort en courant par le fond.

LAHIRE, seul.

Allons ! aux favoris il faut céder la place !
Ce Thouars ! c'est ce traître impudent qui me chasse !
Lui, cet efféminé, ce courtisan, c'est lui
Qui mène, à son plaisir, la France d'aujourd'hui !
Après ses devanciers pillant ce qu'il en reste !
Plus capable qu'eux tous, et d'autant plus funeste !
Mort-Dieu !...

Loys reparaît au fond du théâtre, précédant Jeanne et marchant à reculons devant elle comme avec crainte.

SCÈNE VIII

LAHIRE, LOYS, JEANNE.

Jeanne est vêtue d'un justaucorps et de chausses longues, recouvertes d'une tunique qui tombe jusqu'au genou. De hautes guêtres complètent son costume.

JEANNE.

Le roi veut bien me recevoir? Pourquoi
Ne fait-il pas entrer mes amis avec moi?
Vous ne répondez pas?...

LOYS, timidement.

Le roi...

JEANNE.

Qui vous arrête?...

LOYS.

Je. .

A part.

Sotte émotion! ma harangue était prête,
Et je reste interdit! Allons! courage!...

JEANNE.

Eh bien?

LOYS, galamment

Eh bien !... S'il avait pu deviner...

Il s'arrête court sous le regard de Jeanne

JEANNE, naïvement.

Quoi?

LOYS, baissant les yeux.

Non... rien !...

JEANNE.

Le roi consentira, je l'espère, à m'entendre;
C'est chose d'importance et qui ne peut attendre.

LOYS.

Sans doute il est tenu par quelque autre devoir,
Car c'est madame Agnès qui vous doit recevoir.

JEANNE.

Qui donc est-elle?

LOYS avec embarras.

Mais...

A part.

Je ne sais que lui dire.

JEANNE.

J'écoute.

LOYS, montrant Lahire.

Demandez au chevalier Lahire.

JEANNE, *vivement.*

Lahire!... Quoi!...

LAHIRE.

Mon nom jusqu'à vous est venu?

JEANNE.

Et pour qui donc Lahire est-il un inconnu?
Ah! j'ai plaisir à voir un des plus vaillants hommes
Dont s'honore le temps lamentable où nous sommes!

Serrant la main de Lahire dans les siennes.

Ce m'est un bon présage et le meilleur de tous!

LAHIRE.

Jarnidieu! mon enfant!...

JEANNE.

Ah ! pourquoi jurez-vous?
Renier Dieu n'est pas d'un chrétien!

LAHIRE.

Bon! nous autres,
Vieux soldats, nous disons ainsi nos patenôtres!

JEANNE, *souriant.*

Eh bien vous apprendrez les miennes! — Mais comment
Êtes-vous à Chinon, et dans un tel moment?
L'héroïque cité par vos bras défendue,
Sans Dunois et sans vous serait bientôt rendue!
Ne l'abandonnez pas, et rien n'est compromis!

Mais il faut maintenant pousser aux ennemis!
Déjà de toutes parts la place est investie;
Attendre plus longtemps c'est perdre la partie!
Leur plus forte bastille est, je crois, à Saint-Loup;
C'est là qu'il faut viser et frapper un grand coup!...

S'arrêtant en voyant l'étonnement de Lahire.

Qu'avez-vous?

LAHIRE.

Par ma foi! je ne m'attendais guère
A vous entendre ainsi deviser de la guerre!
Oui! vous en jugez bien, et par saines raisons!
Dunois, Xaintrailles, moi, c'est ce que nous disons!
Le courage s'énerve, et l'heure est décisive!
Mais il faut des soldats pour prendre l'offensive!
Je venais demander du renfort. Vain espoir!
Je retourne, mais seul.

JEANNE.

Ah! faites-moi donc voir
Le roi! c'est le salut du trône que j'apporte!

LAHIRE.

Et s'il ne s'agit pas d'une fête, qu'importe?
Agnès vous recevra, ne vous l'a-t-on pas dit?
Thouars avec Agnès ont seul tout le crédit!
Et le roi donne, entre eux partageant sa tendresse,

Le sceptre au favori, le cœur à la maîtresse !

JEANNE, après un silence.

O Dieu ! vivre en péché mortel !...

LOYS.

On vient !... Voici

Madame Agnès.

Jeanne reste immobile.

SCÈNE IX

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS, à Loys.

C'est elle?

Loys fait un signe d'assentiment. Agnès observe Jeanne avec curiosité. — Après un silence.

Eh ! mais... qu'est donc ceci ?

Des habits d'homme?

JEANNE.

Eût-il été sage, madame,

De faire métier d'homme avec habits de femme?

AGNÈS.

Il est vrai ! mais cela peut d'abord étonner.

Je laisse là-dessus nos docteurs raisonner;

Ce n'est pas à l'habit mais au cœur qu'on regarde.

JEANNE.

Dieu veuille aider au mien et l'avoir en sa garde!

AGNÈS.

Et pour ce dur métier vous avez, sans regrets,
Quitté votre maison, vos parents?

JEANNE.

Je serais
Venue à genoux, même en bravant leurs colères,
Même quand j'aurais eu cent pères et cent mères!

AGNÈS.

Mais c'était hasarder la vie avec l'honneur!

JEANNE.

Qu'aurais-je craint, venant de la part du Seigneur?

AGNÈS.

Des routiers, cependant, sans respect du message...

JEANNE.

Ils se sont écartés pour me livrer passage.

AGNÈS.

Et six hommes, sans plus, accompagnaient vos pas?

JEANNE.

Et mes frères du ciel, que vous ne comptez pas!
J'allais, passant à gué les rivières, sauvée
Des trahisons!... j'allais!... et je suis arrivée!

AGNÈS.

Qu'est-ce donc que le roi peut espérer de vous ?
Si votre zèle, ainsi que le nôtre, est jaloux
De le servir, parlez !

Elle fait un pas vers Jeanne qui recule.

Mais... vous semblez contrainte?
Pourquoi vous éloigner ? Inspiré-je la crainte !

JEANNE.

Oh !... ce n'est pas la peur qui me fait reculer ?

AGNÈS, la regardant fixement.

Quoi donc?

JEANNE.

Dispensez-moi, madame, de parler !

AGNÈS, se retournant vers Lahire.

De grâce, laissez-nous !

LAHIRE, à part.

D'où vient qu'elle désarme
Un païen tel que moi?

LOYS, à part

Sa voix est comme un charme !

Lahire et Loys sortent par le fond.

SCÈNE X

AGNÈS, JEANNE, puis MADAME DE GAUCOURT.

AGNÈS.

Peut-être maintenant n'éviterez-vous plus
De répondre?

JEANNE.

A quoi bon des propos superflus?

AGNÈS.

A dissiper le doute où l'on peut être encore
De cette mission dont le ciel vous honore.
Vous n'approcherez pas du roi sans mon appui;
Rompez donc le silence, et parlez comme à lui!

JEANNE.

Et s'il est tel secret que lui seul puisse entendre,
Quel titre invoquez-vous, madame, pour l'apprendre?

AGNÈS.

Le plus puissant de tous, un amour partagé!

JEANNE.

Ah! madame!... un amour dont le ciel outragé
Doit repousser l'aveu!

AGNÈS.

Qu'importe, si je l'aime?

JEANNE.

Non! vous ne l'aimez pas! vous n'aimez que vous-même!

AGNÈS.

Osez-vous?...

JEANNE.

Quel est-il ce roi, dont l'ennemi
N'a pas même éveillé le courage endormi?
Dites les actions illustres qu'il a faites!
La France va périr! il vous donne des fêtes!
Votre joug le prépare au joug de l'étranger!...

AGNÈS.

Vous parlez hardiment!

JEANNE.

Pourquoi m'interroger?...
Ah! Dieu m'en est témoin! ce langage sévère
Part d'un cœur désolé qui l'aime et le révère!
Je voudrais ne connaître en lui que ses malheurs,
Et mes reproches même expirent dans mes pleurs!
Mais comment, sans un cri d'angoisse et de souffrance
Le voir, lui, le dernier de la maison de France,
Renier de nos rois le passé glorieux,
Et déserter le sol où dorment ses aïeux?

Non !... vous ne l'aimez pas !...

AGNÈS.

Que peut donc une femme
Pour sauver un pays ?

JEANNE.

Elle peut tout, madame !
Si j'étais, par malheur, la maîtresse d'un roi,
Je voudrais qu'il fût grand, qu'il fût brave par moi,
Que son honneur sauvât le mien, et que sa gloire
D'un opprobre éternel préservât ma mémoire !

AGNÈS.

Et quels droits as-tu donc pour me parler si haut ?
Certes, l'orgueil est grand de croire qu'il nous faut
Une fille échappée aux travaux des campagnes...

JEANNE.

On a dit que la foi soulève les montagnes !
Elle peut d'une vierge accomplir le dessein
Et d'un mâle courage armer son faible sein !

AGNÈS.

Est-ce là le secret que l'on voulait nous taire ?
Ou si, gardant au roi quelque nouveau mystère...

JEANNE.

Je lui dirais encor que, pour être vainqueur
De tous ses ennemis, il le soit de son cœur :

Qu'il rappelle la reine !...

AGNÈS.

Achève ta pensée!

Par le roi, n'est-ce pas, tu veux me voir chassée

C'est bien ! n'espère plus, après un tel aveu...

JEANNE.

Pourquoi vous opposer aux volontés de Dieu?

Seule je peux sauver le roi de cet abîme;

Et m'écarter de lui serait folie ou crime.

AGNÈS.

Folle ou coupable, soit !... je t'en écarterai!

JEANNE.

Non !... si Dieu tient les cœurs et les tourne à son gré!

AGNÈS, appelant.

Madame de Gaucourt !

A Jeanne.

Ah ! ton orgueil m'affronte ?...

A madame de Gaucourt qui entre en scène.

Emmenez cette fille et la gardez !...

Jeanne regarde Agnès sans colère, et, sur un signe d'elle, sort lentement par une des portes latérales, suivie de madame de Gaucourt qui la considère avec étonnement.

SCÈNE XI

AGNÈS, puis LE ROI.

AGNÈS.

O honte !
Comme elle m'a parlé !... comme tout son maintien
Trahissait un mépris qui dominait le mien !
Comme elle me jetait, jusque dans son silence,
D'une altière pitié la suprême insolence !
Oh !... le roi vengera mon affront ! Le voici !

LE ROI, entrant en scène.

Eh quoi ! ma chère Agnès, vous me quittez ainsi ?
La curiosité bien vite vous attire !
Cette Jeanne est donc là ? vous l'avez vue ?

AGNÈS.

Oui, sire !

LE ROI.

Eh bien ?... non ! je devine à votre air sérieux
Des discours dont je suis moins que vous curieux !
Tout le jour on n'a pas devisé d'autre chose !

Riant.

De Lahire du moins souffrez qu'on se repose !

Je l'ai dit : remettons les soucis à demain !
Aujourd'hui je ne veux trouver sur mon chemin
Que des rires joyeux sur des bouches vermeilles !
Thouars n'a pas d'égal et fera des merveilles !
Ah ! depuis trop longtemps la dure pauvreté
Vous sevrait des plaisirs dus à votre beauté !
L'opulence revient, et la joie avec elle,
Et ce bel art des vers qui vous fera plus belle,
Et des fêtes enfin où votre front heureux
Répandra son bonheur sur mon cœur amoureux !

AGNÈS, à elle-même.

Des fêtes !...

LE ROI.

Qu'avez-vous ? ah ! je crois vous entendre !
Moins de folle gaîté vous semblerait plus tendre,
Et sans doute vos yeux me reprochent tout bas,
Aimant trop le plaisir, de ne vous aimer pas !
Il est vrai ! ma raison fuit quand le plaisir passe !
Mais c'est pour vous, ingrate ! obtiendrai-je ma grâce ?
Voulez-vous me donner votre main ?

Il veut prendre la main d'Agnès qui la retire vivement.

Quel émoi !
Qu'attendez-vous, Agnès ?

AGNÈS, *comme prenant une résolution soudaine, et avec éclat.*

Ah !... que vous soyez roi !
Oui ! la clarté se fait dans mon âme et pénètre
Jusqu'au fond de mon cœur honteux de se connaître !
La vérité l'emporte, et je veux du mépris
Défendre mon amour, que je mets à ce prix !
Sire ! sortez enfin de votre léthargie !
Recouvrez vos vertus, avec votre énergie !
Que, si dans le passé je dois m'humilier,
Je garde au moins l'honneur d'armer mon chevalier !
Déployez l'oriflamme, et que les canons tonnent !
Et que vos ennemis, qui vous raillaient, s'étonnent,
Par ce coup de tonnerre éveillés en sursaut,
Que descendu si bas vous remontiez si haut !...

LE ROI.

Ce langage...

AGNÈS.

Est celui d'un cœur qui vous adore,
Qui n'est qu'à vous, dût-on le méconnaître encore,
Et qui, peu soucieux de son propre bonheur,
A mis toute sa gloire à sauver votre honneur !

LE ROI.

Qui donc te méconnaît ?... Va ! je sais que tu m'aimes !

Mais quoi ! rois ou sujets, nos destins sont les mêmes !
Sage qui vit heureux, sans souci d'être grand !
Pourquoi ces vains efforts à dompter le courant ?
Sur quelques bords lointains qu'il nous mène, qu'importe,
Si dans la même nef tous deux il nous emporte ?

AGNÈS.

Quoi ! le fils des Valois en est-il là, grand Dieu !
De trahir son honneur et d'en faire l'aveu !
Lui que pour commander le ciel avait fait naître !...

LE ROI.

Ne me condamne pas ! ce roi, j'aurais pu l'être !
Ce glorieux destin m'est d'abord apparu !
Mais recommence-t-on le chemin parcouru ?
Oui ! la tâche était belle !... après tant de victimes,
Relever un pays abaissé par ses crimes !
Former de ses débris un royaume français !
Des soldats insoumis réprimer les excès !
En frappant les barons, arrêter le scandale
D'un pouvoir qu'usurpa la France féodale,
Leur arracher le sceptre à chacun d'eux trop lourd !
Et chasser les Anglais, et venger Azincourt !
Œuvre immense !... qu'un autre accomplira sans doute !

AGNÈS.

Un autre !...

LE ROI.

Montereau s'est trouvé sur ma route !
Le sang de Jean sans Peur a scellé le traité
Qui m'a fait sans courage, et m'a déshérité,
Et m'a jeté ce nom, d'une ironie amère :
Le soi-disant dauphin ! — ô ma mère, ma mère !...

AGNÈS.

Charles ! mon roi !

LE ROI.

Ton roi ! Le suis-je donc ?..

Pendant la seconde partie de cette scène la nuit a commencé à tomber. — Le roi remonte vers la fenêtre.

Tiens !... vois !...
Déjà l'ombre enveloppe et les champs et les bois !
Telle descend la nuit où mon règne s'achève !...

AGNÈS.

Non !... j'en crois cette enfant !... Le jour, le jour se lève !

LE ROI.

Que dis-tu ?

AGNÈS.

Voyez-la, sire !... Elle a dans les yeux
Ces clartés de la foi qui nous viennent des cieux !
Grave, et faisant d'un mot votre âme prisonnière,
Et simple, et s'exprimant d'une grande manière !

LE ROI.

Ce matin...

AGNÈS.

Nos esprits étaient mal éclairés !
Elle est votre salut !

Suppliante.

Sire ! vous la verrez !..

On entend rire dans la coulisse.

LE ROI, *se retournant.*

Qui vient là ?

De Thouars entre en riant, suivi de Lahire.

SCÈNE XII

LE ROI, AGNÈS, DE THOUARS, LAHIRE, puis LOYS.

DE THOUARS.

Vous raillez, sans doute ?

LAHIRE.

Non, messire !
Elle seule a du cœur !

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

DE THOUARS.

C'est Lahire
Oui, pour cette bergère en une heure adouci,
Veut que vous la voyiez !

LE ROI.

Agnès le veut aussi !

DE THOUARS, étonné, à Agnès.

Vous !

AGNÈS.

Oui !

DE THOUARS, s'inclinant, après un moment de silence.

J'y donne donc ma voix ; mais... rien ne presse ;
A moins qu'on ne désire encor qu'elle paraisse
A cette fête ! tout est prêt, bal et festin !
Ne sera-t-il pas temps, sire, dès le matin ?

LE ROI.

Non ! dès ce soir !... je veux essayer d'une épreuve !

Il frappe sur un timbre. — Loys paraît.

Qu'on entre !...

DE THOUARS, à part.

Il faut céder ! Le ruisseau devient fleuve !

Les rideaux s'ouvrent et laissent voir la galerie du fond pleine de seigneurs

et de dames, parmi lesquels on aperçoit un groupe d'hommes armés. — La cour descend en scène. — Le fond du théâtre reste occupé par des valets portant des flambeaux.

SCÈNE XIII

LE ROI, AGNÈS, LAHIRE, DE THOUARS, LOYS, D'AULON, LE COMTE DE VENDOME, BERTRAND DE POULENGY, COLET DE VIENNE, JEAN DE METZ, RICHARD et DEUX AUTRES HOMMES ARMÉS, SEIGNEURS et DAMES, VALETS, puis JEANNE, MADAME DE GAUCOURT et MADAME DE TRÈVES.

LE ROI, passant son collier au cou de de Thouars.

Prends ce collier, et sois le roi pour un moment !

DE THOUARS.

Quoi ! sire, vous voulez ?...

LE ROI.

Je veux savoir comment
A celle de son choix Dieu me fera connaître.

DE THOUARS.

Le diable en pourrait faire autant, s'il est son maître.

RICHARD.

Nous l'avons amenée et sommes ses garants.

Les autres compagnons de Jeanne font un signe d'assentiment.

LE ROI.

Bien ! que la vérité se fasse et je me rends !...

S'adressant à un des seigneurs qui l'entourent.

Vous, comte de Vendôme, introduisez-la !

Agnès indique, d'un signe, au comte de Vendôme l'appartement où est entrée Jeanne. — Le comte de Vendôme sort.

LE ROI, à de Thouars.

Reste

Près d'Agnès !...

Se retournant vers les autres personnages.

Et surtout, pas un mot ! pas un geste !

Il se tient à l'écart au milieu d'un groupe de seigneurs. — De Thouars s'assied de l'autre côté du théâtre auprès d'Agnès. — Le comte de Vendôme rentre en scène suivi de Jeanne et de mesdames de Gaucourt et de Trèves. — Du geste, il indique à Jeanne de Thouars qui s'est penché vers Agnès et lui parle bas. — Jeanne regarde fixement de Thouars, puis le comte de Vendôme, promène ses yeux autour d'elle, aperçoit le roi et va droit à lui.

JEANNE, s'inclinant devant le roi.

Dieu vous donne bonheur et longs jours, gentil roi !

Étonnement général. — De Thouars et Agnès se lèvent.

LE ROI.

Tu te méprends ! le roi, Jeanne, ce n'est pas moi !

JEANNE.

Ah ! sire !... Je sais bien que c'est vous, et nul autre !
Pourquoi répudier ce titre, s'il est vôtre ?

LE ROI, après un silence.

Et que veux-tu de moi ?

JEANNE.

Des gens pour délivrer
Orléans, gagner Reims et vous faire sacrer !
Car le seul roi de France, avoué par Dieu même,
Est celui qui reçoit à Reims le diadème !

LE ROI.

Quelles sont les raisons de ta foi ? Dis-nous-les !

JEANNE.

C'est le plaisir de Dieu, sire, que les Anglais
S'en retournent en leur pays, sans plus attendre ;
Et, s'ils ne le font pas, mal pourra leur en prendre !

LE ROI.

Qui te l'a dit ?

JEANNE.

Mes voix !

LE ROI.

Tes voix ?

JEANNE.

Je les entends !

DE THOUARS.

Mais si c'est le plaisir de Dieu, les combattants
N'y serviront de rien, à ce que j'ose croire !

JEANNE.

Les gens batailleront, Dieu donnera victoire !

DE THOUARS.

Encor cela peut-il n'être que vision !
Quels signes donnez-vous de votre mission ?
On a vu trop souvent des manœuvres indignes...

JEANNE.

Que je gagne Orléans, je donnerai mes signes !...

Murmures d'étonnement et d'admiration parmi les assistants.

LAHIRE.

Pasque-Dieu !... c'est parler en soldat !...

LOYS, à part.

On se sent
Envahir d'une ardeur guerrière, à son accent !

RICHARD, parlant à ceux qui l'entourent.

Votre foi, j'en réponds, ne sera pas trompée !
Sa faucille d'un homme a fait tomber l'épée !

AGNÈS, bas au roi.

Regardez-la !...

JEANNE.

Faut-il vous prier à genoux,
Sire ? Ne doutez plus ni de moi...

Baissant la voix.

Ni de vous !...

LE ROI.

De moi, dis-tu?

Jeanne met le doigt sur sa bouche. — Le roi éloigne tout le monde du geste. — On s'écarte de façon à laisser le roi et Jeanne isolés sur le devant de la scène.

JEANNE, à demi-voix et de façon à n'être entendue que du roi.

J'ai lu jusqu'en votre pensée
La prière qu'à Dieu vous avez adressée :
« Si je suis légitime héritier des Valois,
« Qu'il te plaise sauver ma couronne et mes droits !
« Et, si je ne suis pas l'héritier légitime,
« Si mon trône est le fruit du parjure et du crime,
« Sire Dieu ! qu'il te plaise, en ta grande bonté,
« Me conserver la vie avec la liberté !... »

LE ROI, dont l'étonnement a été croissant.

Je ne l'ai dit qu'à Dieu !

JEANNE.

Qui me l'a su redire !

LE ROI.

Et le sang des Valois?...

JEANNE.

De la part de messire
Roi du ciel, je te dis que le trône est à toi,
Étant seul héritier de France, et fils du roi!

LE ROI, *avec éclat.*

Ah! je ne doute plus!... la puissance immortelle
T'illumine!...

Tout le monde se rapproche du roi et de Jeanne.

Vous tous! courbez-vous devant elle!...

Tout le monde s'incline.

Jeanne, tu marcheras l'égale des barons!
Et, nos soldats levés, nous te les conduirons!...

AGNÈS.

Bien, sire!...

A demi-voix, à Jeanne qui la regarde avec étonnement.

Et maintenant, doutez-vous que je l'aime!

LE ROI.

Tu partiras demain!

JEANNE.

Non, sire! ce soir même!

DE THOUARS, *portant la main à son épée.*

Voulez-vous mon épée?

JEANNE, le regardant fixement.

A Fierbois, sous l'autel,
J'en sais une meilleure et qui me vient du ciel,
Celle de ma patronne!... A la place indiquée,
On la prendra! Sa lame est de cinq croix marquée!

LE ROI.

Va!... De ce qui me reste encor je te fais don!

Se tournant vers sa cour.

Qui l'accompagnera?

TOUS LES HOMMES, moins DE THOUARS.

Moi! moi!

JEANNE.

Suivez-moi donc!

DE THOUARS, à part, en regardant le roi.

Allons! il est trop tard pour qu'on l'en dissuade!
Ce beau feu passera!

JEANNE.

Le cri de la croisade
Chez vos aïeux a fait des miracles! Il peut
En faire chez leurs fils! — Dieu le veut!

TOUS, moins DE THOUARS.

Dieu le veut!

LE CHOEUR.

Dieu le veut !.. oui, tous, pour la France
Nous combattrons à tes côtés !
Dieu le veut !.. Tu rends l'espérance
A ces cœurs qu'elle avait quittés !
Dieu le veut !.. La France meurtrie
Par toi se réveille et s'émeut !
Nous délivrerons la patrie !..
Dieu le veut !

Cri sacré qui faisais frissonner l'oriflamme
Sur le chemin du Christ que nous allions venger,
Arme nos cœurs et les enflamme
Pour la haine de l'étranger !...

Dieu le veut !.. oui, tous, pour la France
Nous combattrons à tes côtés !
Dieu le veut !.. Tu rends l'espérance,
A ces cœurs qu'elle avait quittés !
Dieu le veut !.. La France meurtrie
Par toi se réveille et s'émeut !
Nous délivrerons la patrie !..
Dieu le veut !

Jeanne est prête à partir. — Le Roi la suit du geste. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

ORLÉANS

Le boulevard de la Belle-Croix. — Au fond les remparts, maisons à gauche et à droite. — Sur le second plan, à droite, une petite chapelle. — Dans l'éloignement les fortifications ennemies.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD, MAITRE JEAN, PERRINE, SOLDATS, RIBAUDES.

Richard et quelques soldats sont attablés à droite à la porte d'un cabaret. — Les autres soldats sont groupés çà et là avec les ribaudes. Maître Jean est debout en observation, au fond du théâtre, près d'une petite coulevrine placée sur un affût.

CHOEUR DE SOLDATS.

Demain la bataille,
Aujourd'hui le vin!..

Frapper d'estoc et de taille,
Et boire en prenant la taille
D'un minois divin,
Tout le reste est vain !

MAITRE JEAN, descendant en scène et s'adressant à Perrine.

Viens çà, belle blonde,
Et chante aux Anglais,
Pour mener la ronde,
Tes joyeux couplets !

LES SOLDATS.

Oui, chante-nous-les !

On danse sur le refrain de la ronde.

PERRINE.

Rentrez, Anglais, rentrez vos cornes !
Car jamais n'aurez beau gibier !

CHOEUR DE SOLDATS et DE RIBAUDES.

Rentrez, Anglais, rentrez vos cornes !
Car jamais n'aurez beau gibier !

PERRINE.

En France ne menez vos sornes !
Êtes matés en l'échiquier !

LE CHOEUR.

Rentrez, Anglais, rentrez vos cornes !
Car jamais n'aurez beau gibier !

PERRINE.

Tôt donc ! emmenez vos licornes !
Ou n'obtiendrez point de quartier !

LE CHOEUR.

Rentrez, Anglais, rentrez vos cornes !
Car jamais n'aurez beau gibier !

PERRINE, ramassant une flèche qui tombe à ses pieds.

Une flèche !

La danse s'arrête. — Les soldats assis se lèvent.

MAITRE JEAN, du fond du théâtre.

Attendez ! je fais le mort.

Il se laisse tomber.

Perrine !
Glisse-moi seulement jusqu'à ma coulevrine...

Perrine court à maître Jean et le rapproche de la coulevrine en le prenant sous les bras.

Les Anglais sortent-ils de leurs retranchements ?

PERRINE.

Oui, deux ou trois !...

MAITRE JEAN, se relevant brusquement.

Tout beau, mignons !

Il met le feu à sa coulevrine.

Mes compliments !

On rit.

Maître Jean continue en chantant.

Si de vos forts passez les bornes,
Vous garde un tour de mon métier !

Perrine le prend par la main et l'entraîne dans la ronde.

LE CHOEUR.

Rentrez, Anglais, rentrez vos cornes !
Car jamais n'aurez beau gibier !...

La danse finie, Perrine et les ribaudes s'attablent avec une partie des soldats. Maître Jean, Richard et les autres soldats restent debout.

RICHARD

Bien joué, maître Jean, voilà qui nous délivre
De ces archers du diable et leur apprend à vivre !

MAITRE JEAN.

Dis plutôt à mourir ! car ils sont écloppés !
Or ça ! Jeanne aujourd'hui nous laisse inoccupés !
Ne forcerons-nous pas bientôt cette bastille ?

PERRINE, de sa place.

A quoi bon, maintenant ? elle défend qu'on pille !
S'il faut être soldat sans être flibustier,
Autant rester bourgeois ; ce n'est plus un métier !

RICHARD.

Païenne !... Elle prendra tes avis, sur mon âme !

PERRINE.

Vous, des soldats, plier sous le joug d'une femme !

RICHARD.

Et qui donc parmi nous eût fait ce qu'elle a fait ?
Dans un cercle de fer Orléans étouffait ;
En dix jours, elle a su, ramenant la victoire,
Briser cette ceinture et dégager la Loire !
Pour frapper un tel coup, est-ce une femme ?... non !
Tâche d'en mieux parler et donne-lui son nom,
C'est une sainte !

PERRINE.

Oui-dà ?... l'auréole est bien prompte !

Richard lui tourne le dos et remonte la scène.

MAITRE JEAN.

Mais tu ne sais donc pas tout ce qu'on en raconte ?

PERRINE.

Oui, oui ! propos en l'air pour frapper les esprits !
Savez-vous seulement ce qu'on dit à Paris ?

MAITRE JEAN.

Paris ! le plat valet d'Isabeau de Bavière !...
Et que dit-on de Jeanne ?

PERRINE.

On dit qu'elle est sorcière.

MAITRE JEAN.

Ah ! silence, ribaude !... apprends que sans trembler

Les filles comme toi n'en doivent pas parler !
C'est elle qui nous sauve !

PERRINE, riant.

Et c'est moi qui vous damne !
Je n'ai peur ni de toi, ni d'elle !

RICHARD, redescendant la scène

Jeanne !

LES SOLDATS.

Jeanne !

On se lève. — Les soldats s'éloignent précipitamment de Perrine et des ribaudes.

SCÈNE II

MAITRE JEAN, RICHARD, JEANNE, PERRINE, SOLDATS, RIBAUDES.

Jeanne est vêtue d'une cotte de mailles. La tunique tombe un peu au-dessous du genou. Les jambes sont garnies de grègues de fer ; chaussures de cuir, chapeau de feutre noir, l'épée au côté, manches rouges collantes, et, par-dessus, manches ouvertes adaptées aux épaules.—En voyant les femmes elle s'arrête.

JEANNE, d'un ton bref.

Qu'est-ce là ?... Quelles sont ces femmes ?...

Les soldats ne répondent pas et baissent la tête. —

Après un silence.

Hors d'ici,

Païennes!... je devrais vous frapper sans merci!

PERRINE, s'enhardissant.

De quel droit?

JEANNE, portant la main à son épée.

De celui qu'avec toi je vais prendre!

PERRINE.

Et depuis quand s'est-on avisé de défendre
Aux soldats d'emmener leurs fillettes?

JEANNE.

Depuis

Que Dieu les accompagne et que je les conduis!
Va! si je te retrouve avec les hommes d'armes,
Tu t'en repentiras, méchante, jusqu'aux larmes!...

PERRINE, insolemment.

Moi pleurer!... Dois-je aussi vous demander pardon?...

Chantant le refrain de la ronde.

« Rentrez, Anglais, rentrez... »

JEANNE, tirant son épée.

Tu me braves?... tiens donc!...

PERRINE.

Au secours! à l'aide!...

Jeanne la frappe du plat de son épée; l'épée se brise. — Perrine et les ribaudes se sauvent.

JEANNE, *regardant son épée brisée.*

Ah!... pourquoi l'ai-je frappée?...

Ramassant la lame tombée à terre.

Hélas!... de ma patronne antique et sainte épée,
Je t'aimais!... et t'avais reçue avec bonheur!...

Jetant les débris de son épée.

Mais de mon étendard j'aime encor mieux l'honneur!

Se tournant vers les soldats.

Allez! c'est une honte!... et pour miens je renie
Ceux qui m'ont pu trahir par cette félonie!
Quoi! Dieu, par mon secours, vous fait deux fois vainqueurs
Et voilà comme à lui vous élevez vos cœurs!
Si vous ne méritez les grâces qu'il vous donne,
Combattez donc sans moi!... car je vous abandonne!...

MAITRE JEAN, *d'un ton suppliant.*

Jeanne, pardonnez-nous!

JEANNE.

C'est Dieu qu'il faut prier!
C'est avec lui qu'il faut vous réconcilier!

Lahire entre en scène.

Laissez-moi!...

Richard, maître Jean et les soldats remontent vers le fond du théâtre, et restent groupés sur le rempart pendant la scène suivante.

SCÈNE III

JEANNE, LAHIRE. Au fond du théâtre, RICHARD, MAITRE JEAN, et LES SOLDATS.

LAHIRE, s'approchant de Jeanne.

Qu'est-ce donc?

JEANNE.

Du désordre et du vice
Je ne veux être ici ni témoin ni complice!

Léger mouvement de Lahire.

Peccadille à vos yeux peut-être, crime aux miens!
S'il vous faut des soldats, il me faut des chrétiens!
Et de mon étendard Dieu même se retire,
S'il couvre de ses plis... ce qui vous fait sourire!
Tenez! plus qu'eux encor, c'est vous que je reprends!
Car les petits ont pris exemple sur les grands;
Et la cupidité, la luxure et la ruse,
Grâce à vous, dans la guerre ont trouvé leur excuse!

LAHIRE.

Jeanne, vous me jugez avec sévérité!
Qu'est-ce donc que j'ai fait pour être ainsi traité?

Que si, dans le passé, sans crainte ni vergogne,
Rançonnant l'Angleterre et pillant la Bourgogne,
Je fus des plus hardis et des plus résolus,
De quoi vous plaignez-vous, quand je ne le fais plus?

JEANNE, avec douceur.

Je me plains, quand le soir autour de ma bannière
Rassemble les cœurs forts dans la même prière,
De ne pas avoir vu, le cherchant parmi nous,
Cet orgueilleux Lahire une fois à genoux!

LAHIRE.

Ah! jarnidieu!...

Mouvement de Jeanne.

Pardon, si je vous fais injure!
Mais c'est plus fort que moi! je meurs si je ne jure!

JEANNE, après un silence.

Vous portez d'habitude un bâton, je crois?

LAHIRE, étonné.

Oui;
Pourquoi?

JEANNE.

Puisqu'il vous faut jurer, jurez par lui!

LAHIRE.

Par mon bâton?

JEANNE, souriant.

Voyez ! le plaisir est le même ;
Et cela peut du moins se dire sans blasphème !

Elle remonte la scène.

LAHIRE, la suivant des yeux.

Suis-je encore Lahire ?... — En vain je m'en défend ;
Elle me fait marcher d'un mot, comme un enfant !

JEANNE, à maître Jean qui lui a parlé.

Oui, l'île Saint-Aignan, voilà le vrai passage ;
Qu'aux Augustins d'abord la bataille s'engage,
Et, poussés des deux parts, ils y resteront tous.

RICHARD.

Marchons alors !

JEANNE.

J'en ai plus de hâte que vous ;
Mais je ne suis pas seule à commander.

RICHARD.

Qu'importe ?
Pour nous l'avis de Jeanne est celui qui l'emporte !

MAITRE JEAN.

Où vous nous conduirez, nous irons !

LES SOLDATS.

Oui !...

JEANNE, revenant à Lahire qui a écouté ce dialogue sans bouger de place.

Pourquoi
Vous taisez-vous, Lahire ? êtes-vous pas pour moi ?

LAHIRE.

Je serai franc ! Pour vous, oui ! non pour la bataille !...
On sait que pour frapper et d'estoc et de taille
Lahire jusqu'ici ne s'est pas fait prier,
Et qu'il n'arrive pas à l'assaut le dernier ;
Mais encore, au mépris de la sagesse humaine,
N'est-ce pas un caprice aveugle qui le mène ;
Rassemblés en un point, les Anglais sont bien forts,
Et l'on aura grand'peine à les mettre dehors !
Je pense, et c'est l'avis des autres capitaines,
Qu'il ne faut pas courir des chances incertaines ;
Qu'on peut, ravitaillé par un premier convoi,
Attendre les secours annoncés par le roi.

JEANNE, avec impatience.

Attendre !...

LAHIRE.

Oh ! je le sais, de coupables faiblesses
Rendent mal assuré l'effet de ses promesses ;
Le roi, trop indolent pour avoir des remords,
A bien vite oublié les absents et les morts !

Mais enfin, — vainement vous refusez d'y croire, —
On risque de tout perdre en brusquant la victoire.

JEANNE.

Quand vous ai-je déçus ? Ce rapide succès,
Vous en désespériez quand je vous l'annonçais !
L'événement, malgré d'injustes défiances,
A-t-il donné raison à mes impatiences ?
Vos sages m'ont déjà fait perdre assez de jours
En prenant pour venir d'inutiles détours !
Le convoi qui nous a suivis prouve sans doute
Que les canons anglais ne barraient pas la route
Alors que je l'ai fait passer, drapeaux au vent,
Sans qu'un seul ennemi se portât en avant !
Mais tenez ! j'y consens ! l'obstacle est invincible !..
Vous oubliez toujours que Dieu fait l'impossible !

LAHIRE.

Faut-il donc le tenter ? Qui vous presse ?

JEANNE.

Le temps.

Ce Dieu qui fait ma force a compté mes instants !

LAHIRE.

Comment ? Que dites-vous ?

JEANNE.

Je ne durerai guère

Plus d'un an ! C'est bien peu pour terminer la guerre

LAHIRE.

Quoi ! vous pensez mourir ? Où donc ?

JEANNE.

Hélas !... où Di

Voudra !... Je ne connais ni le temps, ni le lieu !
Ah ! que si je pouvais aller où va mon âme,
J'irais, quittant ce fer pour mes habits de femme,
Vite, vite, où l'on m'aime, en ma pauvre maison !...

LAHIRE.

Craignez-vous donc la mort ?

JEANNE.

Non !... mais la trahiso

Revenons. Je suis chef de guerre, au même titre
Que vous et vos amis, et prends Dieu pour arbitre.
Si vous marchez sans moi, je marcherai sans vous

LAHIRE.

Au fait, les plus prudents sont parfois les plus fous
Je ne vous ferai pas défaut ! mais, pour tout dire,
C'est peu de rallier et Dunois et Lahire ;
Car Dunois vous suivra ; d'autres moins généreux
S'irritent de vous voir prendre le pas sur eux ;
Et votre foi, naïve en ses façons hautaines,
A pu froisser l'orgueil de ces vieux capitaines !

Florent d'Illiers, Graville, et Boussac, et de Rais,
Termes, Xaintrailles même en sont presque aux regrets
D'un succès dont la gloire est à vous tout entière !

JEANNE.

Non pas à moi, vraiment ! mais à cette bannière
Qui porte en soi la force et l'âme d'un pays !...

Montrant le ciel.

Je ne commande pas, Lahire !... j'obéis !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOYS.

LOYS, entrant, sans voir Jeanne ni Lahire.

Eh ! maître Jean !

MAITRE JEAN.

Plaît-il ?

LOYS

Garde-toi de te rendre !

MAITRE JEAN.

Beau conseil !

LOYS.

Glacidas a juré de te pendre,

Avec ta coulevrine, au plus haut d'un clocher!

MAITRE JEAN.

Oui?... Qu'il commence donc par venir me chercher!

JEANNE.

Avant que Glacidas entre ses mains nous tienne,
N'a-t-il rien décidé pour mon héraut Guyenne?

LOYS, descendant la scène.

Il ne reconnaît pas pour lui le droit des gens;
Sa colère s'exhale en propos outrageants;
D'accord avec Suffolk et Talbot, il déclare
Que pour votre héraut le bûcher se prépare.

LAHIRE.

S'il le faisait!...

JEANNE.

Laissez! il ne le fera pas!
Mais il parlait hier avec moins de fracas!
D'où lui vient aujourd'hui ce retour d'insolence?

LOYS.

Falstolf apparemment fait pencher la balance;
On le dit à Janville, amenant du renfort!

JEANNE.

A Janville, dis-tu?

A Lahire.

Voyez si j'avais tort!

A Loys

Va ! va !... rien ne pouvait me causer tant de joie !

LAHIRE.

Un ennemi de plus !

JEANNE.

Non, Lahire ! une proie...
Si vous me soutenez, et si je vous soutien !

LOYS

Justement le conseil va s'assembler.

LAHIRE.

Eh bien !
Venez ! et des esprits forcez la confiance !
L'instinct peut entraîner parfois l'expérience ;
Et vous avez en vous de ces vives clartés
Plus sûres que des plans longuement concertés !
Persuadez enfin !... ou bien sachez vous rendre
Aux résolutions que le conseil va prendre !

JEANNE.

Lahire !... je n'ai pas été de tout le jour
Dans la maison de Dieu. Hâtez votre retour !
J'écouterai l'avis du Seigneur et nul autre ;
Je vais à mon conseil, messire ! allez au vôtre !

Elle entre dans la chapelle.

LAHIRE.

Ah ! .. la femme est toujours femme !... raisonne-t-on,
Elle n'écoute plus !... par la...

S'arrêtant court et reprenant après un moment de silence.

Par mon bâton !...

Il sort.

SCÈNE V

LOYS, MAITRE JEAN, RICHARD, SOLDATS, puis SIWARD, D'AULON, PEUPLE et BOURGEOIS.

Maitre Jean, Richard et les soldats descendent la scène et s'approchent vivement de Loys.

RICHARD.

Que se passe-t-il donc ?

LOYS.

Si j'ai su la comprendre,
Elle veut attaquer, les chefs veulent attendre !

MAITRE JEAN.

Il n'est besoin que d'elle !

RICHARD.

On se passera d'eux !

Qu'importe que le coup soit ou non hasardeux ?
Avec Jeanne pour chef, Dieu même nous protége !
C'est comme si l'Anglais avait levé le siége !

Rumeurs au loin.

RICHARD.

Écoutez !

MAITRE JEAN.

C'est un cri de guerre !

RICHARD.

Les bourgeois
Se battent-ils sans nous ?

MAITRE JEAN.

Morbleu !

LOYS, qui a remonté la scène.

Non ! c'est, je crois,
Un prisonnier.

CRIS DANS LA COULISSE.

A mort !... tuez-le !...

MAITRE JEAN.

Le compère
Se débat comme un diable !...

Le peuple et les bourgeois entrent en tumulte. — Au milieu d'eux parait d'Aulon, tenant Siward d'une main et de l'autre l'étendard de Jeanne.

D'AULON.

Ah ! prends garde, vipère !
Ou je vais...

RICHARD.

Qu'est-ce donc ?...

D'AULON.

Jusqu'au pied du rempart
Il est venu de Jeanne insulter l'étendard !

MAITRE JEAN.

Misérable !

D'AULON.

Une échelle était là, d'aventure ;
J'ai franchi la muraille et j'en ai fait capture !

MAITRE JEAN.

Eh ! mort-diable ! il fallait le tuer sans merci !

LA FOULE.

Oui ! oui !...

D'AULON.

Jeanne en fera justice.

LOYS.

La voici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, sortant de la chapelle.

Qu'est-ce?...

Apercevant Siward.

Quel est cet homme?

D'AULON.

Un Anglais dont la rage
S'emportait contre vous au plus indigne outrage.
Je l'ai fait prisonnier, et je vous l'amenais.

Jeanne regarde attentivement Siward.

SIWARD, railleur.

Tu n'as plus ta faucille?...

JEANNE.

Ah!... je te reconnais!

SIWARD.

Oui, oui! sans ton galant, l'affaire eût été chaude!

Mouvement de colère de d'Aulon.

JEANNE, arrêtant d'Aulon.

Laissez! il répondra de Guyenne.

SIWARD, entre ses dents.

Ribaude!

JEANNE.

Qu'as-tu dit? est-ce à moi que tu viens de parler?

SIWARD, avec colère.

Oui!... ribaude!... et pardieu nous te ferons brûler!

MAITRE JEAN, furieux.

Bandit!

Il frappe violemment Siward à la tête avec une masse d'armes.

SIWARD, tombant.

Ah!...

JEANNE.

Dieu!...

MAITRE JEAN.

Voilà pour ta lâche impost[illegible]...

JEANNE, douloureusement.

Je ne t'avais pas dit de venger mon injure!
Pauvre homme! hélas!... va-t-il mourir impénitent?...

Elle s'agenouille près de Siward et lui soulève la tête.

Bonté divine!... il meurt!...

SIWARD, d'une voix entrecoupée.

Que me veux-tu?... va-t'en!...

JEANNE, avec douceur.

Pense à Dieu!

SIWARD.

Que mon sang sur ta tête retombe!...

JEANNE, suppliante.

Non!... ne blasphème pas sur le bord de la tombe!...
J'ai grand'pitié de toi!...

SIWARD, avec rage.

Va garder tes troupeaux!...
Va!... sorcière du diable!... et me laisse en repos!...

JEANNE.

Repens-toi!... donne-toi!...

SIWARD, avec une joie féroce.

Le supplice!... la flamme!...
Oui!... le bûcher!... pour toi!...

Sa tête se renverse dans une dernière convulsion. — Il meurt.

JEANNE.

Seigneur!... ayez son âme!...

Elle repose doucement à terre la tête de Siward et se relève. — A maître Jean, avec douleur.

Que ne le laissais-tu m'outrager?...

MAITRE JEAN.

Quoi!...

JEANNE, un doigt sur sa bouche et lui montrant le cadavre.

Plus bas!...
Va!... c'est assez des morts tombés dans les combats!...

Sur un signe de Jeanne on emporte Siward dans la chapelle. Je... se rapproche de d'Aulon.

Que résout le conseil? en a-t-on des nouvelles?

D'AULON.

Non!

JEANNE.

C'est l'heure pourtant d'attaquer les tourelles!

VOIX DANS LA FOULE.

Oui!... oui!... marchons!

JEANNE.

Avant de livrer à la mort
Tant de chrétiens, je veux faire un dernier effort!...

D'AULON.

Qu'espérez-vous?

JEANNE, à Loys.

Écris ce que je vais te dire!...

Loys tire ses tablettes et se dispose à écrire.

MAITRE JEAN, s'adressant à ceux qui l'entourent, à demi-voix

Bon!... ils ont déchiré ses lettres sans les lire!...

JEANNE, dictant.

« A vous, Anglais, venus au mépris de nos droits,
« Le Roi du ciel ordonne et mande par ma voix
« Que, laissant notre bien, vous retourniez au vôtre;
« Sinon, je vous ferai tel grief que nul autre

« Ne se sera vu tel depuis mille ans et plus!
« Pour la dernière fois je vous écris! Jésus,
« Maria. Jeanne. » Ajoute encor que si Guyenne
Est massacré, j'aurai cent têtes pour la sienne!

RICHARD.

Je vois bien le message, oui; mais le messager?

JEANNE.

N'as-tu pas une flèche?... elle ira sans danger.

RICHARD.

En effet!...

Loys donne le billet plié à Jeanne; un mouvement se fait dans la foule.

JEANNE.

Ah!... voici le conseil!...

Dunois entre en scène suivi de Lahire, Xaintrailles et quelques autres capitaines.

SCÈNE VII

JEANNE, RICHARD, MAITRE JEAN, LOYS, D'AULON, DUNOIS, LAHIRE, XAINTRAILLES, CAPITAINES, SOLDATS, BOURGEOIS, PEUPLE.

DUNOIS, *abordant Jeanne.*

Dieu vous garde,

Jeanne ! on dit qu'un routier...

JEANNE.

Pardon ! mais il me tarde
De savoir les desseins où vous vous arrêtez ?
Marcherons-nous ensemble, ou si vous me quittez?
Que cette lettre encor par Talbot soit reçue,
Et j'attaque, aussitôt que j'en saurai l'issue.

DUNOIS.

Lahire nous a dit vos résolutions;
Mais quoi !... n'en venons pas à des dissensions
Qui mettraient en péril le succès de nos armes !
Nous n'obéissons pas à de vaines alarmes ;
Les Anglais sont rentrés dans le fort Saint-Laurent;
Falstolf peut arriver et le péril est grand.

JEANNE.

Quel péril ? J'ai regret sans doute à contredire
Un très-sage conseil; mais celui de messire
Est encore plus sûr; le vôtre périra !
Celui de Dieu tiendra ferme et s'accomplira !
Je n'oblige personne à suivre ma bannière !

Tendant le bras vers le fond de la scène.

Mais là, suivie ou non, j'entrerai la première !

MAITRE JEAN.

Nous vous suivrons !...

LA FOULE.

Oui, tous !...

XAINTRAILLES, bas, à l'un des capitaines.

Nous sommes débordés.

JEANNE, donnant sa lettre à Richard.

Prends ! — Toi, d'Aulon, fais signe aux Anglais !..

Se retournant vers les capitaines.

Décidez !...

Elle remonte avec la foule vers le fond du théâtre ; pendant le dialogue suivant, d'Aulon, monté sur le parapet, agite l'étendard de Jeanne. Les capitaines restent seuls sur le devant de la scène.

LAHIRE, aux capitaines.

Vous le voyez, soldats et peuple sont pour elle !

XAINTRAILLES.

Quoi !... faut-il obéir à cette pastourelle ?

LAHIRE.

Pour moi, j'ai confiance et je l'ose avouer ;
De ses avis d'ailleurs on n'a qu'à se louer.

XAINTRAILLES.

Soit ! mais vous trouverez humiliant, sans doute,
Étant mal écouté, de voir comme on l'écoute !...

QUELQUES-UNS DES CAPITAINES.

C'est vrai !

XAINTRAILLES.

Je ne suis pas ingrat, mais cependant
Elle ne prendra pas sur moi cet ascendant !
Je ne veux pas servir aveuglément un maître !
Que diable ! nous savons notre métier peut-être !
Elle oppose aux raisons... quoi?... le ciel ! Eh ! morbleu !
Allez donc discuter les volontés de Dieu !...

JEANNE, au fond du théâtre.

Ils ont vu le signal !...

RICHARD, ajustant à son arc une flèche où il a attaché la lettre de Jeanne et la lançant vers la bastille anglaise.

A vous, gens d'Angleterre !

XAINTRAILLES, à Dunois qui a écouté en silence.

Enfin... me blâmez-vous, Dunois?... pourquoi vous taire ?

DUNOIS.

Je vous parlerai franc, puisque vous m'en croyez ;
Les choses ne sont pas comme vous les voyez !
Ses révélations sont-elles bien certaines,
C'est affaire aux docteurs et non aux capitaines !
Je ne veux même pas, d'un sourire moqueur,
Dans sa croyance aveugle offenser ce grand cœur !
Qu'importe que sa foi soit sagesse ou démence ?
C'est mieux que tout cela !... c'est une force immense !
Vous y renonceriez, l'ayant dans les mains ?... — Non !

Elle sauve Orléans ! Elle convainc Chinon !
Où nous ne pouvions rien, tout redevient possible !
Elle prend une armée et la fait invincible !
La raison même abdique où la foi nous conduit ;
On ne remonte pas un torrent !... on le suit !

LAHIRE.

Pardieu ! voilà parler !...

Les capitaines font un signe d'assentiment.

XAINTRAILLES.

Je me rends !

DUNOIS, lui serrant la main.

Bien, Xaintrailles !

S'adressant aux capitaines en souriant.

Il s'agit de rentrer vainqueurs dans ces murailles !

LOYS, au fond du théâtre et les yeux fixés au loin.

Mécréants !

JEANNE.

Que font-ils !

MAITRE JEAN.

Je l'avais dit : voyez !
Ils déchirent la lettre et la foulent aux pieds !

Rumeurs dans la foule.

JEANNE, redescendant la scène, suivie de tout le monde.

Qu'il soit donc fait selon leur volonté !... c'est l'heure !

D'AULON.

Eh quoi ! vous pleurez?

JEANNE.

Oui !... c'est sur eux que je pleure !

DUNOIS.

Jeanne ! nous sommes prêts !

JEANNE, à Dunois et aux capitaines.

C'eût été grand hasard
Qu'on triomphât sans vous ! — D'Aulon, mon étendard !

D'Aulon lui remet son étendard. Jeanne met un genou en terre.

LOYS, à demi-voix.

Elle prie !...

RICHARD, de même.

A genoux !...

Tout le monde s'agenouille.

JEANNE, très-simplement et à demi-voix.

Dieu de miséricorde,
Viens, esprit créateur !... descends du ciel !... accorde
Le secours de ta grâce aux cœurs créés par toi !
Qu'ils vivent dans ta foi !

Donne-leur ton amour ! verse-leur ta lumière !
Ceux qui souffrent seront guéris par la prière !
Et, si de leur souffrance ils ne peuvent guérir,
Apprends-leur à souffrir !
Défends-les ! garde-les sous ta main paternelle !
Et, quand viendra la mort, dans la vie éternelle,
Seigneur Dieu, reçois-les !

Jeanne reste absorbée dans sa prière.

LE CHOEUR.

Dieu de miséricorde,
Viens, esprit créateur!.. Descends du ciel !.. accorde
Le secours de ta grâce aux cœurs créés par toi !
Qu'ils vivent dans ta foi !
Donne-leur ton amour ! verse-leur ta lumière !
Ceux qui souffrent seront guéris par la prière !
Et, si de leur souffrance ils ne peuvent guérir,
Apprends-leur à souffrir !
Défends-les ! garde-les sous ta main paternelle !
Et, quand viendra la mort, dans la vie éternelle,
Seigneur Dieu, reçois-les !

Grand silence.

JEANNE, se relevant et élevant son étendard.

Maintenant les Anglais sont à vous !

TOUS.

Aux Anglais !..

On se précipite sur les pas de Jeanne qui gagne le fond du théâtre, son étendard à la main. — La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

REIMS

Premier Tableau.

Une terrasse ombragée d'arbres, dominant la ville et la cathédrale. — A gauche un banc. — A droite une chapelle où donne accès un perron de quelques marches. — Entrées latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

FEMMES DU PEUPLE, puis JEANNE et UNE JEUNE FEMME.

DEMI-CHOEUR.

Sans verser le sang, elle prend les villes !

DEMI-CHOEUR.

Le mourant renaît à son doux regard !

DEMI-CHOEUR.

On voit les oiseaux, à sa voix dociles,
Descendre des cieux sur son étendard !

DEMI-CHOEUR.

Elle sait d'un mot captiver les âmes !

DEMI-CHOEUR.

Les anges pour elle ont des chants d'amour !

DEMI-CHOEUR.

Elle prend les dons des plus grandes dames
Et, comme une reine, en fait à son tour !

LE CHOEUR.

C'est l'ange de Dieu lui-même !
Elle apporte le saint chrême ;
Elle vient sécher nos pleurs !
Sa bouche rend des oracles ;
Sa main répand les miracles,
Comme Dieu répand les fleurs !

C'est elle !..

Jeanne paraît, portant un tout petit enfant dans ses bras et suivie d'une jeune femme. — Son costume est à peu près semblable à celui de l'acte précédent, mais plus magnifique ; son armure est blanche.

JEANNE.

Calmez-vous !.. Le voilà qui respire
Et revient à la vie avec un doux sourire.

LA JEUNE FEMME.

O mon petit enfant!.. Il vivra, n'est-ce pas?

JEANNE, s'asseyant sur le banc avec l'enfant dans ses bras.

Savons-nous ce que Dieu nous réserve ici-bas?..
Mais je prîrai pour lui, pour vous.

Considérant l'enfant.

Hélas! pauvre ange!..
Comme à les regarder on trouve un charme étrange!
Comme c'est un fardeau léger sur nos genoux!
Comme on les aime!.. Ils ont si grand besoin de nous.

Elle rend l'enfant à sa mère.

LA JEUNE FEMME.

Ah! si j'osais!..

JEANNE.

Parlez!

LA JEUNE FEMME.

Sur les fonts de baptême,
Jeanne, daignerez-vous le présenter vous-même!

Jeanne se lève avec un geste de surprise.

Je l'ai fait ondoyer, tant je tremblais pour lui;
Mais son baptême a lieu seulement aujourd'hui,
Et je ne craindrai plus que la tombe le prenne,
S'il a pour le sauver une telle marraine.

JEANNE.

Je n'ai pas ce pouvoir; mais j'aurai grand plaisir
A répondre pour lui, selon votre désir.

LA JEUNE FEMME, avec joie.

Quoi ? vous y consentez ?..

JEANNE.

Je suis prête à vous suivre.

LA JEUNE FEMME, s'adressant aux autres femmes, en leur montrant son enfant.

Voyez ! c'est un miracle !.. Elle l'a fait revivre !..

JEANNE.

Non, vous ne devez pas croire cela de moi;
Ce n'est pas un miracle; il vivait.

LE CHOEUR, à demi-voix.

C'est l'ange de Dieu lui-même !
Elle apporte le saint chrême;
Elle vient sécher nos pleurs !
Sa bouche rend des oracles ;
Sa main répand les miracles,
Comme Dieu répand les fleurs !

Jeanne entre avec les femmes dans la chapelle. — De Thouars, suivi des courtisans et des capitaines, est entré en scène pendant la reprise du chœur et a suivi Jeanne des yeux.

SCÈNE II

DE THOUARS, LAHIRE, DUNOIS, XAINTRAILLES, LOYS, COURTISANS, CAPITAINES.

DE THOUARS.

Sur ma foi!
Il ne lui manquait plus, pour suprême victoire,
Que d'ajouter encor le miracle à sa gloire!..

LAHIRE.

Et n'en est-ce pas un, messire, à votre gré,
Que Charles sept dans Reims soit aujourd'hui sacré?
Qu'Orléans soit debout? que dix villes soient prises?
Que, laissant sur ses pas les provinces soumises,
Elle ait pu, sans verser une goutte de sang,
Traverser malgré vous ce pays menaçant?..
Oui! voilà le miracle, inégal à tout autre,
C'est qu'une bergerette, avec sa foi d'apôtre,
Ait eu meilleur secours de ce peuple aux abois
Qu'avec tous leurs trésors les favoris des rois,
Et que, laissant courir les puissants de la terre

Des couleurs de Bourgogne à celles d'Angleterre,
Elle ait instruit la France à ce dogme nouveau
Que l'amour du pays est l'unique drapeau !..
Mais quoi !.. cette candeur, à bon droit méprisée,
Chez les sages de cour est matière à risée !..
Prodiguez votre sang, votre âme, votre cœur,
D'un peuple agonisant refaites un vainqueur,
C'est par la calomnie, et l'injure, et la haine
Que s'acquitte envers vous l'ingratitude humaine,
Et le premier effort du serpent irrité,
C'est de mordre la main qui l'a ressuscité !...

Mouvement de de Thouars.

DUNOIS, intervenant.

Messieurs ! que le passé nous serve et nous éclaire !
Laissons-nous emporter à ce flot populaire
Qui, d'un élan superbe et presque sans effort,
Soulève notre barque et la conduit au port !
Travaillons tous ensemble à cette délivrance !
Et marchons d'un seul cœur au salut de la France !

DE THOUARS.

De la France, avec vous, nous cherchons le salut;
Mais, par divers chemins, on tend au même but;
Puissions-nous des deux parts l'atteindre sans divorce !
Vous voulez enlever Paris de vive force;

Nous, faisant notre paix avec le Bourguignon,
Nous voulons à Paris l'avoir pour compagnon;

Mouvement de Dunois.

C'est peut-être à vos yeux un dénoûment vulgaire;
Mais encor vaut-il mieux que cette grande guerre
Où l'on verrait bientôt, de combats en combats,
La couronne tomber au pouvoir des soldats!...

Mouvement parmi les capitaines. — Dunois les arrête du geste.

DUNOIS.

La couronne royale ou la vôtre, messire?
Je comprends que de nous votre main se retire!...
On voudrait reléguer dans l'ombre nos drapeaux,
Par un semblant de paix acheter le repos,
Et ramener le roi, fatigué de sa gloire,
A ses riants loisirs des châteaux de la Loire!

DE THOUARS, *railleur.*

Oh! je sais que Dunois a toujours combattu
Ces coupables plaisirs dont rougit sa vertu!
Que, des exploits guerriers faisant toutes ses fêtes,
Il n'a jamais rêvé de plus douces conquêtes!

DUNOIS.

Et me suis-je donné pour être vertueux?
Ah! .. j'ai trop écouté mes sens tumultueux;
Mais ces mêmes ardeurs dont on fait raillerie,

Pardieu ! je les emploie à sauver ma patrie !...

DE THOUARS.

Non ! à venger la mort de votre père !

DUNOIS.

Eh bien?

Pourquoi séparez-vous le fils du citoyen ?

De cette même épée il m'est permis, j'espère,

De servir mon pays et de venger mon père ?

DE THOUARS.

Soit ! mais je vous le dis, nos plans sont résolus !

LAHIRE.

Pasque Dieu !...

DE THOUARS.

Je croyais que vous ne juriez plus?...

Rires parmi les courtisans ; mouvement de colère de Lahire contenu par Dunois.

C'est respect, je le sais, pour les désirs de Jeanne ;

Mais le sacré parfois peut tourner au profane,

Et l'on croirait, à voir ce zèle exagéré,

Que déjà le profane est bien près du sacré !

LAHIRE.

Qu'entendez-vous par là ?

DE THOUARS.

Mais... qu'on la trouve belle !...

LOYS.

Ah! messire! on l'oublie en vivant auprès d'elle!

Jeanne paraît sur le perron de la chapelle et s'arrête.

DE THOUARS.

Tout le monde par Jeanne est-il donc converti?
Les saintes, je le vois, ont un puissant parti,
Et le sien....

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *interrompant de Thouars et descendant les degrés du perron.*

Mon parti? N'est-ce donc pas le vôtre?
C'est celui de la France, et je n'en sais pas d'autre!

Prévenant la réponse de de Thouars.

De grâce! c'est vraiment trop s'occuper de moi!
Songeons qu'on va donner l'onction sainte au roi!
Du royaume usurpé qu'on se refuse à rendre,
Le saint chrême est le gage!... Il reste à le reprendre!

DUNOIS.

C'est de quoi l'on n'est pas d'accord en certain lieu!

Indiquant de Thouars du regard.

La paix est résolue; on en a fait l'aveu.

JEANNE.

Oui ; vers le Bourguignon le roi penchait naguère ;
Mais c'est trop se hâter ! on poursuivra la guerre.

DUNOIS.

Vous avez vu le roi ?

DE THOUARS.

Le conseil en est pris ?

JEANNE.

Oui, messire ! Demain nous marchons vers Paris.

Mouvement de joie parmi les capitaines ; consternation parmi les courtisans.

DE THOUARS, à part, avec colère.

Je tenais la partie ! il faut qu'elle la gagne !

JEANNE, à Dunois.

C'est bien notre chemin pour entrer en campagne,
N'est-ce pas ?

DUNOIS, étonné.

Oui, vraiment ! — C'est la première fois
Que vous nous consultez !...

Souriant.

N'avez-vous pas vos voix ?

JEANNE, tristement.

Mes voix ?...

Elle s'éloigne sans répondre et va s'asseoir à l'écart.

DUNOIS, bas à Xaintrailles, en lui montrant de Thouars.

Il me paraît mal prendre la nouvelle;
Qu'en dites-vous?

XAINTRAILLES, à demi-voix.

Je dis que le roi fait pour elle
Ce qu'il nous refusait!

DUNOIS, de même.

Et cela vous émeut?

Souriant.

Qu'importe? Dieu répand ses grâces comme il veut!

Les capitaines et les courtisans forment deux groupes et continuent à causer avec animation. — Lahire se rapproche de Jeanne assise sur le devant de la scène.

LAHIRE, à Jeanne, à demi-voix.

Sans vous, le roi laissait défaire votre ouvrage!
Mais à quoi songez-vous?

Montrant de Thouars et les courtisans

Méprisez leur outrage!
Vous vous cachez de moi?... Suis-je pas votre ami?

JEANNE, lui prenant la main et soupirant.

Ah!... je songe que Reims est près de Domrémy!...
Voyez!...

Montrant les courtisans.

Quand aux Anglais ceux-là m'auront vendue,

Montrant les capitaines.

Les autres se tairont... et je serai perdue!

LAHIRE.

Quoi!...

JEANNE.

C'est chose fatale et que je dois souffrir!
Pourtant je vous l'ai dit, j'aimerais mieux mourir!

Elle continue à causer à voix basse avec Lahire.

DE THOUARS, dans le groupe des courtisans. Il continue une conversation commencée et élève la voix.

Aux désirs de la reine il fallait bien souscrire!
Le roi s'est résigné. — Voici l'ordre : le sire
D'Albret, devant le roi, l'épée en main; suivront,
Sa Majesté d'abord, le diadème au front;
La reine, près du roi, par deux dames conduite;
Puis les princes du sang, et, venant à leur suite,
Tous les pairs du royaume; au défaut des absents,
Les premiers des prélats et des seigneurs présents;
Le reste de la cour,

Appuyant sur le mot.

Avec les capitaines;
Les députés venus des provinces lointaines;
Les échevins; tous ceux qui tiennent un emploi;
Les pages, les varlets; enfin la foule!...

JEANNE, qui s'est levée et s'est approchée de de Thouars.

Et moi?...

Agnès, entrée en scène depuis quelques instants, s'est arrêtée au fond du théâtre et écoute.

DE THOUARS.

Votre requête est juste, et pourtant m'embarrasse;
Le cérémonial n'a pas prévu la place
Qui vous pourrait échoir. Portez votre pennon
Au même rang que ceux des capitaines!

SCÈNE IV

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS, s'avançant.

Non!
Ma place est près du trône, autant qu'il m'en souvienne!
Si Jeanne n'en a pas, je lui donne la mienne!

DE THOUARS.

La vôtre?

Baissant la voix.

J'ai regret, madame, à vous causer

Une douleur qui va sans doute vous briser !

Il tire de sa poche un papier scellé d'un cachet de cire et le présente à Agnès.

AGNÈS.

Que dites-vous ?...

Elle prend le papier, le décachète et y jette rapidement les yeux.

A haute voix et très-émue.

Le roi m'exile vers la Loire !...

Mouvement parmi les personnages.

DE THOUARS.

Oh ! pour vous y rejoindre, à ce que j'ose croire !
Calmez-vous ! sur son cœur vous avez tout crédit;
Mais la reine...

AGNÈS.

Ah !... j'entends !

DE THOUARS, indiquant Jeanne du regard.

Je vous l'avais prédit !

A Jeanne.

Le roi décidera !

On entend une fanfare lointaine.

Messieurs !...

Regardant Jeanne, à part.

J'aurai mon heure !...

XAINTRAILLES, bas à Dunois.

Agnès en disgrâce !...

DUNOIS, de même.

Oh !... pour un jour !..

Tous les personnages s'éloignent. Jeanne les suit avec Lahire. — Au moment de sortir, elle se retourne et regarde Agnès restée sur le devant de la scène.

JEANNE.

Elle pleure !...

Elle fait signe à Lahire de s'éloigner et reste seule en scène avec Agnès.

SCÈNE V

JEANNE, AGNÈS, puis MADAME DE GAUCOURT.

AGNÈS, à elle-même.

Chassée !...

JEANNE, redescendant près d'Agnès.

On m'offensait ! vous avez relevé
L'offense ! Et moi, laissant à ce cœur éprouvé
Son amère douleur, sans l'avoir adoucie,
Je partais ! J'en ai honte, et je vous remercie !

AGNÈS.

Ah ! garde ta pitié !... Le coup qui m'est porté

Me vient de toi! Mon cœur, dupe de sa bonté,
A lui-même forgé l'arme qui le déchire!
Oui! de nos passions le funeste délire
Souillerait ta candeur, profanerait ta foi!...
Va!... ce n'est pas le roi qui me chasse!... c'est toi!

JEANNE.

Je vous plains!...

AGNÈS.

Dieu puissant!... son orgueilleux langage
M'avait jeté l'insulte et la honte au visage!...
Elle était dans mes mains! je pouvais la punir!
Et voilà que soudain j'en perds le souvenir!
Moi-même je m'oublie, et je parle pour elle!
Je lui soumets du roi l'indolence rebelle!
Et mon aveuglement, le poussant sur ses pas,
Le mène à ce triomphe où je ne serai pas!

JEANNE.

Quoi! c'est par vous qu'au roi cette route est ouverte!
Et, faisant son salut, vous regrettez sa perte?...

AGNÈS.

Sa perte!.. ah! tu dis vrai! c'eût été trahison!
Pardonne! je n'ai plus mon cœur ni ma raison!
Je te devais ma joie!... et ce n'est qu'à moi-même
Que je dois ma douleur!... pardonne-moi! je l'aime!

Je l'adore !... et, j'accuse, en mes transports jaloux,
Celle dont je devrais embrasser les genoux !...

Elle s'incline devant Jeanne.

JEANNE, l'arrêtant.

Madame !...

AGNÈS.

En est-ce fait, hélas !... par lui chassée,
Son Agnès vivra-t-elle encore en sa pensée ?
Ah ! Dieu ! si je devais ne jamais le revoir !
S'il m'oubliait !...

JEANNE.

Eh ! quoi !... gardez-vous cet espoir ?
De la reine ou de vous qui donc est la victime ?
Vous demandez à Dieu de protéger un crime !...

AGNÈS.

Un crime !.. Ah ! tu n'as pas aimé !.. La connais-tu,
Cette ivresse, une fois que nos cœurs ont battu ?
Va !.. criminel ou non, quand l'amour nous embrase,
Il marche, l'œil au ciel, sans voir ceux qu'il écrase,
Et superbe, étalant sa honte avec fierté,
Des mépris de la foule il fait sa volupté !...
Mais que dis-je ? et qu'importe aux froideurs de ton âme ?.
Pour comprendre l'amour, il faut un cœur de femme !

JEANNE.

Ah ! je le comprends, tel qu'il n'est rien de si grand !
Ce n'est pas, il est vrai, ce foyer dévorant
Qui fait de ses ardeurs l'auréole du vice,
Mais le rayonnement divin du sacrifice !...
L'amour, maître des sens, au devoir asservi,
Réprimant les transports du cœur inassouvi ;
De toutes ses douleurs faisant tous ses courages ;
Dans la sérénité dominant les orages !...
L'amour inaltéré, chaste, silencieux !
Pur comme la clarté !.. muet comme les cieux !...

AGNÈS,

As-tu donc aimé ?..

JEANNE.

Moi !...

AGNÈS.

Non !... cet amour austère
Est peut-être du ciel, mais non pas de la terre !...
Ton cœur en a rêvé l'ivresse et les douleurs !
Je n'ai pas tes vertus, moi !... je n'ai que mes pleurs !

JEANNE.

Hélas !...

AGNÈS.

Écoute !... on vient !..

Madame de Gaucourt entre en scène ; Agnès va droit à elle.

MADAME DE GAUCOURT, avec embarras.

Madame...

AGNÈS.

Eh bien ?...

MADAME DE GAUCOURT.

La reine...

AGNÈS.

Achevez !... elle craint que mon départ ne traîne
En longueur, n'est-ce pas ?

MADAME DE GAUCOURT.

Une escorte de gens
Armés...

AGNÈS.

Bien ! je rends grâce à ses soins obligeants
Je pars !... mais de son roi j'emporte la tendresse !...
Oui, j'en crois mon instinct !...

JEANNE.

O pauvre pécheresse !...

AGNÈS, à Jeanne

Méprise-moi !... La reine assure mon retour....

J'ai pour moi l'avenir !... Agnès lui donne un jour !...

Elle sort suivie de madame de Gaucourt.

SCÈNE VI

JEANNE, *seule.*

Seigneur Dieu ! pardonnez à cette âme égarée !...

Elle s'assied sur le banc.

Moi je serai trahie, et vendue, et livrée !...
Oui, les voix me l'ont dit !... et leur doux reconfort
M'abandonne !.... je suis triste comme la mort !...
Une étrange langueur en moi s'est répandue !
Je ne retrouve plus cette force perdue
Que versait dans mon cœur la présence des saints !...
Il me semble que Dieu n'est plus dans mes desseins !
Ah ! je me sens troublée, incertaine !... Si j'aime,
A-t-elle dit !... j'ai peur de descendre en moi-même !
Orgueilleuse vertu qui, dans ta pureté,
Lui parlais de courage et de sérénité !...
Ah ! voilà le secret de ma lâche faiblesse !...
Qui n'est pas tout à Dieu, Dieu même le délaisse !...
En vain je lève au ciel mes yeux irrésolus !
J'appelle en vain mes voix, et ne les entends plus !...

SCÈNE VII

JEANNE, LOYS, puis JACQUES, ISABELLE, PIERRELÔ, CATHERINE, THIBAUT.

LOYS, entrant vivement.

Jeanne !....

JEANNE.

Que me veux-tu ?...

LOYS.

Là... sur mes pas !...

JEANNE.

Achève !...

Se levant, après un silence.

Ah !... je devine !... c'est mon père !... Non !... je rêve !...

LOYS.

Oui, Jeanne ! vos parents, votre famille !...

JEANNE, défaillante.

Cieux !

Je chancelle !... le jour se dérobe à mes yeux !

Loys la soutient. — Jacques et Isabelle entrent en scène, suivis de Pierrelô, de Catherine et de Thibaut.

ISABELLE, montrant Jeanne à Jacques.

C'est elle !...

JACQUES, à demi-voix et sans oser s'approcher.

Mon enfant !...

Pierrelô et Catherine regardent Jeanne avec une curiosité craintive.

JEANNE, sans ouvrir les yeux et à demi-voix.

Sainte Vierge Marie !...
Ils sont là... n'est-ce pas ?...

Isabelle s'est approchée, et, tremblante d'émotion, lui tend les bras ; Jeanne rouvre les yeux et se jette dans les bras de sa mère.

ISABELLE, la couvrant de baisers.

Ma Jeannette chérie !...

La famille de Jeanne l'entoure. — Thibaut reste en arrière et se tient à l'écart. — Loys sort.

SCÈNE VIII

JEANNE, JACQUES, ISABELLE, PIERRELO, CATHERINE, THIBAUT.

JEANNE.

O mes parents !... vous tous !... Soyez bénis de Dieu !...
Chers bien-aimés, que j'ai quittés sans un adieu !...

Qui m'avez pardonné !...

JACQUES.

Te pardonner ta gloire !...
Hélas !... pardonne à ceux qui refusaient d'y croire...

Il veut baiser la main de Jeanne.

JEANNE, l'arrêtant et l'attirant à elle.

Mon père !

PIERRELO, bas à Catherine.

Vois !... Ses yeux ont la même douceur !...

ISABELLE.

C'est toujours notre enfant !

CATHERINE.

C'est toujours notre sœur !...

JEANNE, prenant la main de Catherine et souriant.

Elle a grandi, je crois !...

CATHERINE, à Pierrelô.

Pierre ! vois donc ses armes !...

JEANNE.

Je vous distingue à peine au milieu de mes larmes !...
Mais... Jacquemin et Jean ne sont-ils pas venus ?

JACQUES.

Par la moisson tous deux ont été retenus ;
La moisson que ces jours de soleil ont hâtée,
Et qui, sans toi peut-être, eût été dévastée !...

CATHERINE.

Mengette, pour te voir, fût bien venue aussi,
N'était son mariage.

JEANNE.

Ah!...

PIERRELO, à Thibaut.

Mais viens donc ici,
Thibaut! tu restes là tremblant comme la feuille!

JEANNE.

Thibaut!...

PIERRELO.

Ne vois-tu pas comme elle nous accueille?

THIBAUT, timidement.

Jeanne!...

JEANNE, lui tendant la main.

Thibaut!...

ISABELLE.

Dieu bon!... je la vois, sans pouvoir
Rassasier mes yeux du plaisir de la voir!...
Cette enfant qu'en mes bras autrefois j'ai bercée!
Qui s'en venait vers moi pour être caressée!
Cette fillette, ô Dieu! qu'un rien effarouchait,
Qui saisissait ma robe alors et s'y cachait!
Qui jetait aux oiseaux les grains de nos semailles!...

La voilà maintenant qui va dans les batailles !

JEANNE.

Ma mère !

CATHERINE.

Et c'est bien vrai que tu te trouvais là,
Sans peur, où des Anglais étaient tués ?

JEANNE, gravement.

Cela,
Je l'ai vu !... triste chose, hélas !... que rien n'efface !...

Baissant la voix.

Et dont il faut parler doucement, à voix basse !

ISABELLE.

Mais tu pouvais mourir !...

JACQUES.

N'as-tu jamais reçu
De blessure ?

JEANNE.

Une fois !

ISABELLE.

Dieu ! si je l'avais su !...

THIBAUT.

O Jeanne !... Et je n'étais pas là pour la défendre !

JEANNE.

Va ! c'est du sang humain qu'il t'eût fallu répandre ?

Ne le regrette pas, Thibaut !... — Ah ! loin de nous
Ces souvenirs de guerre !.. à des pensers plus doux
Laissons aller notre âme ! usons bien de cette heure !
Vous ne m'avez rien dit de ma chère demeure ?
De mon petit jardin par l'église abrité ?
Du jasmin qu'au midi j'ai moi-même planté ?
A-t-on laissé, gardant ma place accoutumée
Mon rouet, mes fuseaux ? O maison bien-aimée
Comme j'étais heureuse alors !... Je vous le dis,
Au milieu de vous tous, j'étais en paradis !

JACQUES.

Quoi ! ce jour glorieux où l'on te rend hommage
Te laisse un souvenir pour ton pauvre village ?
Un peuple entier t'adore, et tu pleures !...

JEANNE.

Hélas !
Vous, du moins, vous m'aimiez et ne m'adoriez pas !
Dieu juste !... et ce bonheur ne serait qu'éphémère !...
Et demain, loin de vous !... Non ! vision !... chimère !
Je vous retrouve autour de moi ! je vous entends !
Ces guerres, ces combats, ces honneurs éclatants,
Ces cris victorieux qui frappaient mon oreille,
Songes que tout cela !... j'ai rêvé ! je m'éveille !
Mon cœur entre vos bras s'est un jour endormi,

Et jamais, non jamais, n'a quitté Domrémy !...

ISABELLE.

Quoi ! tu nous reviendrais?...

JACQUES.

Toi, d'hommages comblée?

CATHERINE.

Tu ferais cela?...

PIERRELO.

Non !... sa raison est troublée !....

THIBAUT.

O Jeanne !... est-ce possible?

JEANNE.

Oui !... puisque Dieu se tait !...

Tu sais, toi, si mon cœur humblement l'écoutait !

Eh bien ! sa volonté ne l'ai-je pas suivie?

J'ai bien le droit aussi de rentrer dans la vie !

ISABELLE.

Ah ! je connaissais bien l'âme de notre enfant !...

THIBAUT, à part.

C'est trop de joie !...

JACQUES.

Et si le roi te le défend?

Rumeurs au dehors.

JEANNE.

Écoutez !... le voici !... — J'ai mérité, je pense,
Que ce que j'ai pu faire obtienne récompense !
Eh bien ! je n'en prétends pas d'autre sous le ciel
Que de vivre avec vous, pour vous !

CRIS AU DEHORS.

Noël !... Noël !...

Jeanne s'éloigne rapidement suivie de sa famille. La décoration change à vue.

Deuxième Tableau.

Le portail de la cathédrale. — Le perron qui conduit aux trois arcades du portail occupe tout le fond du théâtre. — Un immense velarium, qui se rattache au monument, couvre la scène. — A travers les interstices de ce velarium, on aperçoit les deux tours de la cathédrale et le ciel.

SCÈNE IX

LE ROI, LA REINE, DE THOUARS, LAHIRE, DUNOIS, XAINTRAILLES, LOYS, D'AULON, LE SIRE D'ALBRET, LE COMTE DE VENDOME, MESDAMES DE GAUCOURT et DE TRÈVES, COURTISANS, CHEVALIERS, CAPITAINES, DAMES, PAGES, VARLETS, BOURGEOIS, PEUPLE, SOLDATS, puis JEANNE, JACQUES, ISABELLE, THIBAUT, PIERRELO, CATHERINE.

Cortége. — Le sire d'Albret précède le roi, l'épée nue à la main. — La reine marche près du roi, suivie de deux dames portant la traîne de son manteau. — Puis vient d'Aulon portant la bannière de Jeanne. — Puis de Thouars et les pairs du royaume. — Puis les capitaines, etc., etc. — Jeanne paraît, suivie des siens, et s'avance vers le roi. — Jacques, Pierrelo, Thibaut, Isabelle et Catherine se tiennent à l'écart.

LE ROI, arrêtant Jeanne qui s'incline pour mettre un genou en terre.

Jeanne, ton roi, le front ceint de ce diadème

Qu'y placèront tes mains, vient te chercher lui-même!
On a douté de nous jusqu'à penser, je croi,
Que tu ne serais pas aux côtés de ton roi!
Ton étendard répond pour nous à cette audace!
Il devance le mien, et te gardait ta place!
Mais, pour confondre encore un insultant mépris,
De ce que je te dois demande-moi le prix!

Durant les paroles du roi, de Thouars est resté impassible et les yeux baissés.

JEANNE.

Sire, l'ordre de Dieu, qui vers vous m'a conduite,
Était de secourir ceux d'Orléans; ensuite,
De vous mener à Reims, pour vous faire sacrer,
Afin de relever le trône et de montrer
Qu'à vous seul appartient le royaume de France!
Je l'ai fait! — Maintenant toute mon espérance
Est que le gentil roi me laisse retourner
Vivre avec mes parents, qui veulent m'emmener!

Elle indique sa famille du geste. — Murmures d'étonnement dans la foule.

LE ROI.

Quoi! tu voudrais laisser ton œuvre inachevée?...

JEANNE.

Sire! je sens ma force à son terme arrivée!
Je n'ai plus les clartés certaines du passé!
D'autres achèveront ce que j'ai commencé!

Qu'aurai-je maintenant de plus qu'eux ?

LE ROI.

Le prestige
D'un nom qui frappe seul l'ennemi de vertige !
As-tu donc oublié que tu nous a promis
De repousser chez eux nos derniers ennemis ?

JEANNE.

C'est vrai !

LE ROI.

De ne jamais déserter ta bannière,
Qu'elle n'eût à la France indiqué sa frontière ?

JEANNE.

C'est vrai.

LE ROI.

Tout est sauvé ! Ta fuite perdrait tout !
Décide !...

JEANNE, *jetant un regard désolé vers sa famille.*

Hélas !... il faut que j'aille jusqu'au bout !

Thibaut détourne la tête.

LE ROI.

Va !... d'une illusion ton âme s'est frappée !
Tu reverras les tiens !...

Se retournant vers le sire d'Albret

Sire d'Albret, l'épée !...

Sur un signe du roi, Jeanne s'agenouille ; le roi prend l'épée, en touche les épaules de Jeanne, et la rend au sire d'Albret.

Noble, relève-toi !...

Il relève Jeanne.

Prends place dans nos rangs !
Sois égale aux meilleurs ! Dépasse les plus grands !
Par la mort affranchis et libres de leurs maîtres,
Jusque dans leur tombeau j'anoblis tes ancêtres !
Les lis avec l'épée orneront ton blason !
Et, par un privilége unique, ta maison
Verra les femmes même, éternisant sa trace,
Transmettre la noblesse à tous ceux de ta race !...
Ton sang n'aura de pair que celui des Valois !
Que puis-je encor ? J'ai fait ce que peuvent les rois !

JEANNE.

C'est trop, sire !... Et pourtant j'espère davantage !

LE ROI.

Parle !...

JEANNE.

Si je ne puis revoir mon cher village,
Je voudrais lui laisser au moins un souvenir !
Faites-moi cette grâce encor, qu'à l'avenir
Il soit exempt d'impôt, charge parfois cruelle !

Mes parents en pourraient reporter la nouvelle !

LE ROI.

Il suffit !... que ton vœu, Jeanne, soit exaucé !

JACQUES et ISABELLE.

Notre enfant !

PIERRELO et CATHERINE.

Notre sœur !...

THIBAUT, à part.

O bonheur effacé !

LAHIRE, bas à Dunois.

Grande âme !...

DUNOIS, de même en lui montrant de Thouars.

Oui ! mais la coupe en sera plus amère !

JEANNE, à part.

Je ne les verrai plus !... c'en est fait !...

Se jetant dans les bras d'Isabelle.

Ah !... ma mère !...

DE THOUARS, à part, avec colere.

Elle triomphe !...

JEANNE.

Hélas !...

LE ROI.

Viens au pied de l'autel !...

Suis nous !...

JEANNE, se retournant encore vers sa famille, à demi-voix.

Pricz pour moi!..

Elle se retourne vers d'Aulon qui lui remet son étendard.

LOYS.

Noël!

LA FOULE.

Noël! Noël!

LE CHOEUR.

Noël! Noël!
Que la terre et que le ciel
Retentissent des louanges
De l'éternel!
Noël! Noël!..

Dans le temple et sur l'autel
Descendez, saintes phalanges,
Chœur immortel!
Noël! Noël!.

Saint Michel, saint Raphaël,
Répondez, princes des anges,
A notre appel!
Noël! Noël!..

Dieu clément, Dieu paternel,
A tes enfants que tu venges
Ouvre le ciel !
Noël ! Noël !..

Le cortége se remet en marche, Jeanne à côté du roi. — Les trois portes de la cathédrale s'ouvrent et laissent voir la nef splendidement illuminée. — Après avoir gravi les degrés du perron, Jeanne se retourne et jette un dernier adieu à sa famille. — Les cloches sonnent à toute volée ; les trompettes résonnent ; on entend au loin le bruit du canon ; la foule acclame le roi ; la toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

ROUEN

Premier Tableau.

Une prison. Porte au fond. Porte à droite. A gauche, dans un pan coupé, un enfoncement avec un grabat recouvert de paille. — A droite, table et escabeau. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, BROWN, GORDON,

SOLDATS ANGLAIS.

Jeanne, enveloppée dans une couverture, est couchée sur le grabat et dort. Elle est attachée par une chaîne de fer scellée au mur. Les soldats, attablés à droite, boivent et jouent éclairés par des torches.

CHOEUR DE SOLDATS.

J'ai bonne espérance ;
Mon dé gagnera ;

C'est l'argent de France
Qui paîra !

PREMIER SOLDAT, roulant les dés.

Six !

DEUXIÈME SOLDAT, de même.

Trois !

DEMI-CHOEUR.

Victoire !.

DEMI-CHOEUR.

Morbleu !

LE CHOEUR.

Versons-nous à boire,
Et doublons l'enjeu !..

L'enfoncement s'éclaire d'une lumière transparente; sainte Marguerite et sainte Catherine apparaissent au-dessus du grabat de Jeanne d'Arc. — Les soldats continuent à jouer.

LES DEUX SAINTES.

Jeanne, reprends courage !
Nous soutiendrons tes pas !
Sous la honte et l'outrage
Ne désespère pas !
Le Dieu de la souffrance
Promet la délivrance
Après les grands combats !

PREMIER SOLDAT, roulant les dés.

Cinq !

DEUXIÈME SOLDAT, de même.

Deux !

DEMI-CHOEUR.

Victoire !

DEMI-CHOEUR.

Mordieu !

LE CHOEUR.

Versons-nous à boire,
Et doublons l'enjeu !

LES DEUX SAINTES.

Voici, pour faire trêve
A tes longues douleurs,
Le pays que ton rêve
Appelle avec des pleurs.
Voici, chargé d'offrandes
Et paré de guirlandes,
Le beau mai tout en fleurs !

On voit peu à peu apparaître, pendant la strophe des deux saintes, le paysage décrit par elles, la chaumière de Jeanne d'Arc et plus loin le mai chargé de guirlandes et entouré de jeunes garçons et de jeunes filles.

LES SOLDATS.

J'ai bonne espérance;
Mon dé gagnera :
C'est l'argent de France
Qui paîra !

PREMIER SOLDAT.

Deux !

DEUXIÈME SOLDAT.

As !

DEMI-CHOEUR.

Victoire !

DEMI-CHOEUR.

Mordieu !

DEMI-CHOEUR.

Versons-nous à boire,
Et vive le jeu !

DEMI-CHOEUR.

Au diable le jeu !

LES DEUX SAINTES.

Espère en Dieu !..

La vision disparaît. Le jour commence à naître

BROWN, *se levant et s'approchant de Jeanne.*

Elle dort !.. croirait-on que c'est là cette fille
Qui nous glaçait le sang dans les veines ?.. va ! pille !

Tue !.

GORDON, riant.

Embrasse-la !.

BROWN, se rapprochant des autres soldats.

Diantre ! Et sa chaîne de fer ! —
J'embrasserais plutôt le grand diable d'enfer ! —
Vous ne l'avez pas vue en découdre, vous autres !..
J'étais là quand elle est tombée aux mains des nôtres.

Il se rasseoit.

Nous étions sous les murs de Compiègne ; — voilà
Que les siens tout à coup lâchent pied !.. — Et cela,
Sans raison ; car déjà l'on venait à leur aide ; —
Vainement elle veut les rallier ; tout cède,
Tout fuit vers le rempart ! — nous les avions suivis,
Pêle-mêle, Français, Anglais ! — Le pont-levis
Se lève et vous la laisse en dehors des murailles,
Avec les plus vaillants des siens, d'Aulon, Xaintrailles ! —
Nous lui crions alors de se rendre ; — chansons !
La ribaude jamais n'eût vidé les arçons
Sans ses habits par où l'on eut prise sur elle !.. —
Et voilà, mes enfants, comme on prit la pucelle !

Il boit.

GORDON.

Quoi ! sans qu'on lui portât secours ?

BROWN

A mon avis
L'argent d'un traître avait graissé le pont-levis!
On ne s'est pas gêné tout au moins pour le dire.

GORDON.

Quel butin, sans compter l'honneur!

BROWN.

Tudieu!.. — Le Sire
De Luxembourg, qui l'a gardée au moins six mois,
En a reçu le prix que l'on donne des rois! —
Et ce n'est pas trop cher!..

GORDON,

Non! pourvu qu'on la brûle!

BROWN.

Va! c'est pour mieux sauter que le diable recule! —
N'a-t-elle pas promis, sous la foi du serment,
De ne jamais reprendre habits d'homme?

GORDON.

Comment?
Mais c'est toi qui tantôt les a mis à la place
De ses habits de femme!

BROWN, *souriant.*

Et cela t'embarrasse!..

Innocent !.. Il suffit qu'elle les ait pris !

Tirant quelques pièces d'or de sa poche et les lui montrant.

Tiens !

J'en avais reçu l'ordre.

GORDON.

Ah ! bah ?..

BROWN.

Tous les moyens

Sont bons avec l'enfer !

GORDON.

Au fait, qu'on l'extermine !

Les soldats rient et boivent.

JEANNE, endormie, à demi-voix.

O sainte Marguerite ! ô sainte Catherine !..

GORDON.

Chut !.. Elle a parlé !..

BROWN, se rapprochant de Jeanne.

Non ! elle dort !

La porte du fond s'ouvre

Qui vient là ?

Warwick paraît.

Le gouverneur !..

Warwick entre en scène, suivi de Loyseleur ; Loyseleur porte un froc.

SCÈNE II

LES MÊMES, WARWICK, LOYSELEUR,
puis BOISGUILLAUME.

Brown montre à Warwick Jeanne endormie. Les soldats se tiennent à l'écart pendant cette scène qui se dit à demi-voix.

LOYSELEUR, à Warwick.

Eh bien ! mylord ?.. Regardez-la !..
Vous le voyez !.. Elle est relapse !..

WARWICK.

Enfin !.. — Vos juges
Vont-ils chercher encor de nouveaux subterfuges ?..

LOYSELEUR.

Son crime désormais est sans rémission ;
Mais elle n'a signé son abjuration
Que d'une croix ; on veut son nom sur la cédule.

WARWICK.

Quoi ! ce maudit procès...

LOYSELEUR

Voulez-vous qu'on l'annule ?..

WARWICK.

Que nous importe après qu'elle ne sera plus ?
Dans ces lenteurs cinq mois sont déjà révolus;
Notre argent méritait mieux, je crois!

LOYSELEUR.

Patience!
J'ai su, sous cet habit, gagner sa confiance,
Et ses yeux abusés dans l'homme de métier
N'ont vu qu'un pauvre clerc, comme elle prisonnier.
Un de nos trois greffiers est venu pour écrire
Dans le sens du procès ce qu'elle va me dire;
Souffrez qu'auprès de vous il se puisse cacher;
Elle va se livrer elle-même au bûcher!

WARWICK.

C'est bien!

Loyseleur va ouvrir la porte du fond et introduit Boisguillaume. — Warwick fait signe aux soldats d'obéir à Loyseleur, et sort avec Boisguillaume par la porte de droite.

LOYSELEUR, aux soldats.

Éveillez-la!

BROWN, s'approchant de Jeanne.

Jeanne!.. allons! debout!.. vite!..
On va te brûler!..

JEANNE, poussant un cri et se levant en sursaut.

Ah !..

Les soldats rient.

BROWN, riant.

C'est bon !.. pas tout de suite !..
Cela te fait donc peur?

LOYSELEUR.

Otez ses fers.

Brown et Gordon détachent Jeanne de la chaine scellée dans la muraille.

JEANNE.

Hélas !
Que le ciel vous pardonne et ne me venge pas !

Sur un signe de Loyseleur, Brown, Gordon et les soldats sortent par la porte du fond.

SCÈNE III

LOYSELEUR, JEANNE.

LOYSELEUR.

Jeanne ! j'aurais voulu leur imposer silence;
Mais il nous faut souffrir leur brutale insolence;
A grand peine moi-même ai-je pu vous donner

Des soins et des conseils qui m'ont fait soupçonner.
Encor si j'avais pu vous tirer de l'abîme !..
Mais quoi !.. vous couronnez vos erreurs par un crime !

JEANNE.

Un crime ?

LOYSELEUR.

Vous aviez promis de respecter
Les canons de l'Eglise et de ne plus porter
Cet habit déshonnête.

JEANNE.

On me l'a fait reprendre. —
D'ailleurs, je ne veux pas là-dessus me défendre;
Je l'eusse encor repris sans en avoir congé. —
Pourquoi ne suis-je pas aux prisons du clergé ?..
Là du moins j'étais seule, et j'étais défendue. —
Je l'ai dit au procès, mais sans être entendue.

LOISELEUR.

Aurai-je donc pour vous tenté de vains efforts ?
Vous risquez le salut et de l'âme et du corps !

JEANNE.

Non de l'âme !

LOYSELEUR.

Et qui donc peut avoir cette audace
De croire que son âme est en état de grâce ?

Osez-vous?..

JEANNE.

Si j'y suis, Dieu veuille m'y garder !
Si je n'y suis, hélas ! j'ose lui demander
De m'y mettre !

LOYSELEUR.

Est-ce donc lui témoigner vos craintes
Que de trahir encor vos juges pour vos saintes?

JEANNE.

Mes saintes !... Dieu du ciel !... mon refuge, ma foi ! —
Oui, mon bonheur jadis les éloigna de moi,
Mais le ciel est clément aux âmes éprouvées;
Pour alléger mes fers, je les ai retrouvées,
De la beauté des cieux belles comme autrefois !...
Et je me demandais en écoutant leurs voix,
Si je n'aimais pas mieux, couverte de leurs ailes,
Avec elle mes fers que mon bonheur sans elles !...

LOYSELEUR.

Quoi ! cette âme où j'ai cru trouver le repentir...

JEANNE.

Mais pour nier mes voix il me faudrait mentir !...

LOYSELEUR.

Et si ces voix étaient de Satan?...

JEANNE.

Rêverie !...

Satan n'ordonne pas de sauver la patrie !

LOYSELEUR.

Orgueilleuse !... est-ce vous, si Dieu se révélait,
Vous qu'il irait choisir ?...

JEANNE.

Il choisit qui lui plaît.

LOYSELEUR.

Mais, pour en être sûre, en avez-vous un signe ? —
Confiez-vous à moi qui veux vous croire digne
Du pardon de l'Église et des grâces du ciel ! —
Un ange, avez-vous dit, du séjour éternel
A votre Roi lui-même apporta la couronne ?

JEANNE.

Je vois qu'on s'est mépris au sens que je lui donne ;
La couronne, c'était mon serment, fait au Roi
De la lui conquérir ; et l'ange, c'était moi !

LOYSELEUR.

Songez qu'en abjurant votre passé !...

JEANNE.

Peut-être
Est-ce là mon seul crime ! oui, Dieu m'a fait connaître
Que j'étais bien coupable et bien lâche en effet

De dire que j'avais mal fait ce que j'ai fait !
Par cette trahison dont je fus la complice,
J'immolais mon salut à la peur du supplice ;
Je peux bien, retrouvant la force des élus,
Avouer cette peur que je ne connais plus !

LOYSELEUR.

Malheureuse, faut-il qu'à nous seuls incrédule,

La porte du fond s'ouvre.

Mais qui vient ici ?

Manchon entre en scène ; il tient un parchemin

SCÈNE IV

LOYSELEUR, JEANNE, MANCHON.

LOYSELEUR.

Vous ?

MANCHON.

J'apporte la cédule
D'abjuration.

LOYSELEUR, prenant une plume des mains de Manchon et la présentant à Jeanne.

Jeanne ! au nom du Dieu clément !
Par l'éternel salut, par l'éternel tourment,

S'il en est temps encor, si vous êtes chrétienne,
Que votre main sans peur s'abandonne à la mienne !
Oui, je vous en conjure une dernière fois,
Ecrivez votre nom, là, près de cette croix !

JEANNE.

Mon Dieu ! Secourez-moi !... que dois-je faire?...

LOYSELEUR,

Écrire
Votre nom, là !...

Il veut prendre le parchemin des mains de Manchon.

MANCHON.

Je dois commencer par lui lire
Ce qu'elle va signer.

LOYSELEUR.

A quoi bon?... après moi
Elle en a répété tous les mots.

MANCHON.

Je le doi.

LOYSELEUR, à part.

Traitre !

JEANNE, à part.

Est-ce un piége encor que l'on voulait me tendre ?

Haut.

J'écoute.

LOYSELEUR.

Mais...

JEANNE.

Pourquoi refuser de l'entendre?

MANCHON, lisant.

« Devant le Dieu du ciel je confesse humblement
« Que j'ai contre ses lois péché grièvement;
« Outragé, par l'emploi de vêtements infâmes,
« Et les vœux de nature et la pudeur des femmes;
« Blasphémé Dieu, l'Église et les saints; fait mépris
« Des sacrements; séduit et trompé les esprits
« Par révélations fausses et sacriléges;
« Évoqué les démons et fait des sortiléges;
« Cherché l'effusion du sang, et fomenté
« La révolte, l'orgueil et l'impudicité;
« Trahi la foi; suivi le schisme et l'imposture;
« Lesquels crimes, erreurs et trahisons j'abjure,
« Me livrant à justice et prête à me courber,
« Promettant devant tous de n'y plus retomber. »

JEANNE, avec indignation.

Je n'ai pas dit cela!.. Par le ciel que j'atteste,
Non, je ne l'ai pas dit!.. O justice céleste,
Devant tant de forfaits moi-même je frémis;
Mais j'ai bien peu vécu pour les avoir commis!. —

Mon abjuration était brève et tout autre !..

Regardant fixement Loyseleur.

Nicolas Loyseleur, quel rôle est donc le vôtre ?.

LOYSELEUR.

Voulez-vous signer ?

JEANNE, *jetant la plume.*

Non !.. je ne signerai pas !..

MANCHON, *bas, à Jeanne.*

Prenez garde ! on vous guette !..

LOYSELEUR.

Ah ! tu lui parles bas ?

MANCHON.

Moi ?

LOYSELEUR.

Qu'as-tu dit !.. réponds !..

La porte de droite s'ouvre ; Warwick entre brusquement en scène suivi de Boisguillaume.

SCÈNE V

LES MÊMES, WARWICK, BOISGUILLAUME, puis BROWN.

WARWICK.

Que je suis là, sans doute ?..

JEANNE.

Quoi !.. c'est un chevalier, c'est Warwick qui m'écoute !..

WARWICK.

Va ! tu peux m'outrager !

Montrant un registre que Boisguillaume tient à la main.

Tes paroles sont là

JEANNE.

Il n'était pas besoin de ruse pour cela ;
A mes juges, à vous je les aurais redites.

WARWICK.

C'est bien !

A Manchon, en lui prenant le parchemin.

Je te pairai, toi, selon tes mérites !

A Jeanne.

Ton crime te condamne, et tes propres aveux
En feront foi.

JEANNE.

Jamais !

WARWICK.

Signe !

JEANNE.

Non !

WARWICK.

Je le veux...

JEANNE.

Non !.. de moi vous n'aurez aveux ni signature !.

WARWICK.

Eh bien, donc ! la torture obtiendra...

JEANNE.

La torture ?.. —
Ah ! vraiment, me dût-on infliger mille morts,
Sans réduire mon âme, on briserait mon corps !..

LOYSELEUR, qui vient d'examiner le registre que Boisguillaume tient à la main.

Vous n'en obtiendrez rien, milord. — Mais sa réponse
Est mortelle ; il suffit. Demandez qu'on prononce
La sentence. Après tout, l'on prenait trop de soins,
Et sa croix vaut son nom, avec tant de témoins !

JEANNE, interrompant Loyseleur qu'elle a écouté avec stupeur.

Enfin le masque tombe, et vous osez tout dire !...
Il me faisait signer cet écrit sans le lire !... —
Ah ! milord ! payez-lui d'un cœur reconnaissant
Et le prix de sa honte, et celui de mon sang !..

WARWICK, donnant une bourse à Loyseleur qui reste immobile.

Oui !

JEANNE.

Mes saintes, soyez témoins !

WARWICK.

Assez de plaintes !..
Que ne demandes-tu le secours de tes saintes
Pour venir te chercher parmi tes ennemis ?

JEANNE.

N'en riez pas, milord !.. Elles me l'ont promis !..
Oui, que je serais libre, et par grande victoire !..

WARWICK.

Et devant ton bûcher tu peux encor les croire ?..
Va ! le dernier soldat qui pour toi combattait,
Lahire est prisonnier, Jeanne, et ton roi se tait !

JEANNE, avec douleur.

Lahire !...

Elle s'asied la tête entre ses mains ; Brown entre en scène.

WARWICK.

Qui vient là ?..

BROWN.

Le promoteur, les juges.

WARWICK.

Qu'ils entrent !..

Brown ouvre la porte toute grande ; Jean d'Estivet, suivi de quelques assesseurs, entre en scène pendant le dialogue suivant.

Cette fois il n'est plus de refuges,

Et le bras séculier s'en empare ; c'est bien !

A Loyseleur, toujours immobile.

Tu sais mes volontés ; va !. — qu'as-tu donc?.

LOYSELEUR, dans un grand trouble.

Moi?.. rien !..

Il jette un dernier regard sur Jeanne et sort.

SCÈNE VI

WARWICK, JEANNE, MANCHON,
BOISGUILLAUME, JEAN D'ESTIVET, BROWN,
GORDON, ASSESSEURS, SOLDATS.

JEAN D'ESTIVET.

Que nous dit-on ? quel bruit se répand par la ville,
Milord ?.. Jeanne...

WARWICK, lui montrant Jeanne.

Voyez !

JEAN D'ESTIVET, avec indignation.

O relapse !.. âme vile !..

Murmure d'indignation parmi les assesseurs.

WARWICK, montrant à Jean d'Estivet le registre que tient Boisguillaume

Elle révoque ici tous ses aveux !.. lisez !

JEAN D'ESTIVET, après avoir jeté les yeux sur le registre que tient Boisguillaume.

Perdition !.. c'est nous qui sommes accusés !..

JEANNE.

Je m'en remets à Dieu !

JEAN D'ESTIVET.

Vous vous étiez soumise
A la voix des docteurs !

JEANNE, se levant.

Non pas !.. mais à l'Église,
Dieu servi le premier !..

WARWICK, à Jean d'Estivet.

Le crime est évident;
Vous êtes promoteur, agissez !

JEAN D'ESTIVET.

Cependant..,

WARWICK.

La sentence, vous dis-je !,.

JEANNE.

Eh ! milord, que je meure,
Votre fortune à vous n'en sera pas meilleure;
Et, fussiez-vous encor cent mille combattants,
Le dernier sera hors de France avant sept ans !..

WARWICK, *furieux.*

Mensonge !

JEAN D'ESTIVET

Orgueil !

WARWICK.

Ton roi sera vassal du nôtre !

LES ASSESSEURS et LES SOLDATS.

Oui !

JEAN D'ESTIVET.

Satan !..

JEANNE, *souriant.*

Messeigneurs, parlez l'un après l'autre !

JEAN D'ESTIVET.

Sais-tu donc l'avenir ?

JEANNE.

Mieux encor ! je le vois !..

WARWICK.

Et Dieu nous hait ?..

JEANNE.

Non, Dieu ne hait pas !.. Toutefois,
Je sais qu'il vous fera mettre genoux en terre,
Et c'est la seule paix qu'il faille à l'Angleterre !

JEAN D'ESTIVET.

Oui, tu te plais à voir couler le sang chrétien !

JEANNE.

Moi, grand Dieu !.. ma seule arme, et vous le savez bien, —
Que pour me démentir les morts même renaissent ! —
Était mon étendard !.. Les Anglais le connaissent !

WARWICK.

Tu l'avais enchanté, sorcière !.. Conviens-en !

JEANNE.

C'est faux !.. je le montrais aux miens, en leur disant,
Quand aux rangs ennemis flottait votre bannière :
« Entrez-là hardiment !.. » Et j'entrais la première !

JEAN D'ESTIVET.

Et sa force, dis-tu, ne venait que de toi?

JEANNE.

Tout en était à Dieu !

JEAN D'ESTIVET.

S'il est ainsi, pourquoi
Devançait-il au sacre et prince et capitaine?

JEANNE.

N'avait-il pas été le premier à la peine !
C'était raison, je crois, qu'il le fût à l'honneur !

WARWICK.

Pardieu ! son roi croyait la tenir du Seigneur !..

JEANNE.

S'il l'a cru, m'est avis qu'il croyait bien, messire !

WARWICK.

Lui, ce prince hérétique et sans foi !.. lui, le pire
Des bâtards !..

JEANNE.

Vous mentez !.. Et moi, je vous soutiens
Que c'est lui le plus noble entre les rois chrétiens !
Si j'ai mal fait, c'est moi qui mérite le blâme !..

WARWICK, à Jean d'Estivet.

Et tu n'as pas encor condamné cette infâme ?..

JEAN D'ESTIVET, lisant sur un registre que lui présente un des assesseurs.

« Si charitablement avertie elle n'est
» Docile qu'à ses voix, outrage et méconnaît
» L'article *Unam sanctam* que l'Esprit-Saint anime,
» On l'abandonnera, pour expier son crime,
» Au juge séculier. »

Il rend le registre à l'assesseur.

Vous la pouvez mener;
C'est devant le bûcher qu'on la doit condamner.

JEANNE.

Le bûcher !.. ah ! j'ai trop compté sur mon courage !..
Je tremble !.. — Se peut-il que mon corps, ton ouvrage,
Dieu du ciel ! qui du mal ne fut pas effleuré,
Pour devenir poussière, aux flammes soit livré !..
Me devait-on traiter de façon si cruelle ?..

Hélas ! une autre mort !.. une autre !.. — Ah ! j'en appelle
A Dieu qui juge aussi, qui punit le forfait,
Des maux dont on m'abreuve et des torts qu'on me fait !

Un silence.

Me ferez-vous au moins cette grâce suprême
De me donner enfin mon Créateur que j'aime ?..
Voilà de bien longs mois, hélas ! que je l'attends !

JEAN D'ESTIVET, *après avoir consulté Warwick du regard.*

Frère Martin viendra dès qu'il en sera temps.

JEANNE.

Ah ! maintenant, c'est moi qui de vous la réclame,
Vous pouvez me donner une robe de femme !..
Il suffit qu'elle soit longue !...

Tout le monde sort lentement par la porte du fond ; Warwick, resté le dernier, referme la porte et demeure seul avec Jeanne.

SCÈNE VII

JEANNE, WARWICK, puis FRÈRE MARTIN LADVENU et DEUX AUTRES MOINES.

WARWICK, *se rapprochant de Jeanne.*

Un mot !.. notre but

Se trouve atteint; tu peux acheter ton salut. —
Te souviens-tu qu'un soir, sous une cape sombre,
Un homme s'approcha de ton grabat, dans l'ombre ?..

JEANNE.

Je me souviens qu'un homme eut cette lâcheté
Et devant mes clameurs s'enfuit épouvanté.

WARWICK.

Prends garde !.. son ardeur encore inassouvie
T'abandonne à la mort, ou t'apporte la vie !..

JEANNE.

Ah ! c'était vous, milord ?.. Ainsi, je vais mourir,
Et ce n'est pas assez !.. vous voulez me flétrir,
Et prouver, par mon crime aux chrétiens effroyable,
Que vous n'avez été battus que par le Diable !...
Allez ! je vous comprends !... c'est la France et son Roi
Que vous voulez flétrir et souiller avec moi !..
Eh bien ! je vous le dis, quittez cette espérance !
Vous pouvez me tuer et mutiler la France;
Mais vous ne pourrez pas, milord, sachez-le bien,
Asservir à la honte ou son cœur ou le mien !
Vous pouvez, de ce peuple élargissant la plaie,
Cadavre encor vivant, le traîner sur la claie,
Et punir ma victoire, et m'en payer le prix,
Mais non pas nous soumettre à nos propres mépris !..

Le même honneur tous deux nous garde et nous enflamme !
Je connais mon pays ; il m'a donné son âme !..
Il se redressera comme moi sous l'affront !
C'est quand il est perdu qu'il relève le front !
Faites, faites sur lui peser le joug des armes !
Noyez-le tout entier dans le sang et les larmes !
Reculez sa frontière, ivre de vos succès !..
La France renaîtra dans le dernier Français !..
Que le temps soit à vous !... La France aura pour elle
Dans l'avenir certain la justice éternelle !...
Et plus loin le bourreau pousse l'iniquité,
Plus haut va le martyr dans l'immortalité !...
Maintenant que le feu me brûle et me dévore !
Mon corps, fait de limon, pourra trembler encore,
L'âme est libre, il suffit !.. Le tourment dure peu !...
Et la France est ainsi ; c'est le plaisir de Dieu !...

WARWICK.

Infâme, c'est la mort que tu veux ?..

JEANNE.

Je l'appelle !..
Auprès de votre amour la mort redevient belle !

WARWICK, voulant enlacer Jeanne dans ses bras.

Va ! je te livrerai, païenne, à ton bûcher,
Mais flétrie et maudite !...

JEANNE, appelant.

A moi !...

La porte du fond s'ouvre ; frère Martin Ladvenu paraît sur le seuil, suivi de deux autres moines ; Jeanne se dégage de l'étreinte de Warwick et court se réfugier auprès des religieux.

Viens me chercher !...

Elle s'éloigne avec les religieux ; Warwick sort après elle avec un dernier geste de colère et de menace ; la décoration change à vue.

Deuxième Tableau.

La place du marché ; échafauds à droite et à gauche ;
au fond le bûcher.

SCÈNE IX

LAURENT GUESDON, BROWN, GORDON, LE BOURREAU, SOLDATS, BOURGEOIS, ASSESSEURS, CAPITAINES, puis WARWICK, JEAN D'ESTIVET, LOYSELEUR, puis JEANNE, FRÈRE MARTIN LADVENU, LE BAILLI, MOINES.

Les assesseurs et les capitaines prennent place sur l'échafaud de gauche ; l'échafaud de droite, plus petit, est gardé par les soldats; le bourreau est assis sur le bûcher. La foule, où l'on ne voit pas une seule femme, inonde la scène. — Marche funèbre.

VOIX DANS LA FOULE.

La voilà ! la voilà !

Warwick entre en scène avec Jean d'Estivet.

WARWICH.

Pas de long préambule,
N'est-ce pas?. — Lisez-nous simplement la formule;
Je ne veux pas dîner ici. — Qu'avez-vous donc?

JEAN D'ESTIVET, avec émotion.

Elle a reçu son Dieu saintement!...

Mouvement d'humeur de Warwick.

Mais pardon!...

J'ai hâte comme vous, que tout ceci finisse!,

Il quitte Warwick et va prendre place sur l'échafaud de gauche. Pendant ces quelques mots Loyseleur a paru et s'est approché de Warwick; il est très-pâle et tient à la main la bourse que Warwick lui a donnée.

LOYSELEUR, d'une voix sourde.

Milord!

WARWICK.

Eh bien?..

LOYSELEUR.

C'est Jeanne!.. on la mène au supplice!

WARWICK.

Après?

LOYSELEUR.

Ah!.. cet argent que vous m'avez donné,
Il me brûle!

WARWICK, haussant les épaules.

Es-tu fou?..

Il monte sur l'échafaud de gauche.

LOYSELEUR.

Non! non!... je suis damné!...

GORDON, regardant au dehors.

Comme elle est pâle!

BROWN, faisant reculer les bourgeois.

Allons!...

VOIX DANS LA FOULE.

C'est elle!... place!... place!...

Mouvement en arrière de la foule. — Jeanne entre en scène, précédée du bailli et appuyée sur frère Martin Ladvenu. — Elle porte une longue robe. Moines et soldats la suivent. Le bailli va prendre les ordres de Warwick.

JEANNE, à frère Martin Ladvenu.

Soutenez-moi!... j'ai peur!...

LOYSELEUR, poussant un cri et se prosternant aux pieds de Jeanne.

Ah!... Jeanne!... grâce!... grâce!...

BROWN, voulant l'éloigner.

Va-t-en!...

LOYSELEUR.

Laissez-moi!... — grâce!...

WARWICK, de sa place.

Emparez-vous de lui!

Quelques soldats veulent entraîner Loyseleur.

LOYSELEUR, se débattant.

Non ! non !... — pardonnez-moi !... me pardonnez-vous ?

JEANNE.

Oui !

Allez en paix !

LOYSELEUR.

Seigneur !...

Il se laisse entraîner par les soldats et disparaît.

WARWICK.

Cet homme est en démence !

Qu'on la mène à sa place !

Le bailli va prendre Jeanne et la mène, toujours accompagnée de frère Martin Ladvenu, sur l'échafaud de droite.

Est-ce fait ?...

Se tournant vers Jean d'Estivet.

Toi, commence !

JEAN D'ESTIVET, se levant, un parchemin à la main, et lisant d'une voix très-émue :

« Au nom du Dieu clément, et, comme c'est raison
« De préserver le corps chrétien de tout poison,
« Toi, Jeanne, par devant tes juges légitimes,
« Pour schisme, idolâtrie et beaucoup d'autres crimes
« Admise à pénitence, et, malgré ton serment,

« O douleur! retombée en ton aveuglement,
« Nous t'avons déclarée hérétique et parjure,
« Et, de même qu'un membre atteint de pourriture
« Est arraché du corps, nous t'arrachons ainsi,
« Du pouvoir séculier implorant la merci,
« Et le priant pour toi d'adoucir sa sentence,
« Si tu peux être encore admise à pénitence! »

JEANNE, en pleurant, à demi-voix.

O mes pauvres parents! ô ma mère!...

JEAN D'ESTIVET.

Vade
In pace!...

JEANNE, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

C'est fini!... mon Dieu!... — J'ai demandé
Pardon de mes péchés à tous... — Moi, je pardonne
A tout le monde. — Hélas! accordez-moi l'aumône
D'une messe, chacun! — Je requiers humblement
Qu'on veuille bien prier pour moi le Dieu clément. —
O mes saintes!... pourquoi cette vaine espérance?...
Ah! vous m'aviez pourtant promis ma délivrance,
Et je croyais en vous, et vous m'abandonnez!...

L'émotion a gagné tout le monde; quelques juges pleurent — Brown seul reste impassible.

BROWN, à Gordon qui essuie une larme.

Tu pleures?

GORDON.

Moi!...

WARWICK, d'une voix saccadée.

Bailli!... qu'attendez-vous?...

LE BAILLI, dans le plus grand trouble.

Menez!

Au bourreau.

Fais ton devoir!

Les soldats qui ont amené Jeanne la conduisent au bûcher soutenue par frère Martin Ladvenu.

BROWN, frayant le passage.

Arrière! qu'on recule!

JEAN D'ESTIVET, sourdement.

Nous sommes perdus!... c'est une sainte qu'on brûle!

JEANNE, d'une voix faible.

Une croix!

VOIX DANS LA FOULE.

Une croix!

LAURENT GUESDON.

Ah! Dieu les punira!

GORDON, cassant un bâton qu'il tient à la main et en faisant une croix à l'aide d'une corde que lui donne un autre soldat.

Tenez !

Frère Martin Ladvenu prend la croix des mains de Gordon et monte sur le bûcher avec Jeanne.

JEANNE, à frère Martin Ladvenu.

Devant mes yeux, tant que mon cœur battra !

Le bourreau attache Jeanne sur le bûcher.

BROWN, ramassant un fagot.

Morbleu ! je n'aurai pas, moi, de lâche faiblesse !

Jetant son fagot dans le bûcher.

Tiens ! voilà mon présent !...

JEANNE, sans le voir.

Saints et martyrs !...

BROWN, tombant à la renverse.

Ah !...

Les soldats entourent Brown.

WARWICK.

Qu'est-ce ?...

GORDON, penché sur Brown.

Miséricorde !... il est sans mouvement !...

LAURENT GUESDON, *aux bourgeois.*

C'est Dieu
Qui la venge!

Le bourreau met le feu au bûcher.

JEANNE, *à frère Martin Ladvenu.*

Mon père!... Eloignez-vous!... le feu!...

Frère Martin Ladvenu descend du bûcher et tient élevée devant Jeanne la croix grossière façonnée par Gordon.

LES BOURGEOIS.

Le feu!.. .

LES SOLDATS.

Le feu!..

Montrant Brown.

Voyez!.. il expire!..

A Jeanne.

Sorcière!..

LES BOURGEOIS.

Martyre!..

SOLDATS et BOURGEOIS.

Le feu!. Le feu!...

CHOEUR INVISIBLE, *dans le ciel.*

Jeanne! Jeanne!...

JEANNE.

Jésus!..

LES BOURGEOIS.

O forfait !..

LES SOLDATS.

Dieu te damne !..

LE CHOEUR INVISIBLE.

Jeanne ! Jeanne ! fille de Dieu !

LES BOURGEOIS.

O juste Dieu !

LES SOLDATS

Le feu ! Le feu !..

JEANNE, dont la figure semble s'illuminer.

Ah ! le paradis s'ouvre !... arrière, lâches craintes !...
Je comprends maintenant les promesses des saintes !
C'est Dieu qui me délivre !... ah !... Jésus Maria !...

LE CHOEUR INVISIBLE.

Jésus Maria !

LES BOURGEOIS.

Jésus Maria !..

LES SOLDATS.

Va ! fille d'enfer, va !...

LES MOINES.

Orate prò eâ !

LES DEUX SAINTES, invisibles.

Va !.. je serai vers toi ! va ! fille de Dieu, va !

LE CHOEUR INVISIBLE.

Va !.. je serai vers toi ! va ! fille de Dieu, va !..

La flamme s'élève ; Jeanne incline la tête ; un immense frissonnement court dans la foule.

LA FOULE

Ah ! ! !.....

La toile tombe.

FIN

VARIANTES

Les passages suivants ont été ainsi modifiés à la représentation :

ACTE PREMIER

SCÈNE II (page 7).

ISABELLE.

Oui ; quelquefois l'enfant me fait peur comme à toi.

JACQUES.

Je te le dis; gardons que le démon n'achève
De troubler sa raison !... — Et puis j'ai fait un rêve !

Etc.

SCÈNE II (page 9).

On passe du vers :

Sur tout ce qu'elle fait un bonheur se répand !

Au vers :

Le mensonge jamais a-t-il souillé sa bouche ?

SCÈNE IV (page 14).

JEANNE.

Thibaut !

JACQUES.

J'allais moi-même
Le conduire vers toi. — Si notre enfant nous aime,

Etc.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE X (page 67).

JEANNE.

. . . .

Je voudrais ne connaître en lui que ses malheurs,

Mais je le vois se perdre et j'étouffe mes pleurs !..
Non, vous ne l'aimez pas !..

Etc.

SCÈNE XIII (p. 79).

JEANNE.

Des gens pour délivrer
Orléans, gagner Reims et vous faire sacrer !
C'est le plaisir de Dieu, sire, que votre terre
Rejette en leur pays les soldats d'Angleterre.

LE ROI.

Qui te l'a dit ?

JEANNE.

Mes voix !

Etc.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE (page 87).

Après la ronde de Perrine on a intercalé la *marche funèbre d'une marionnette*, annoncée par les vers suivants :

MAITRE JEAN.

Déplorez la mort pitoyable
De Salisbury que le diable
Par malice amena céans,
Et qui fut, d'un boulet de pierre,
Renvoyé droit en Angleterre,
Comme il assiégeait Orléans !

Suit le ballet interrompu par la flèche qui tombe aux pieds de Perrine.

SCÈNE V (pages 103 et suivantes).

MAITRE JEAN.

Le compère
Se débat comme un diable !..

CRIS DANS LA COULISSE

Au fleuve la vipère !..
A la Loire !..

MAITRE JEAN.

C'est fait !

Le peuple et les bourgeois entrent en tumulte ; au milieu d'eux paraît d'Aulon, portant l'étendard de Jeanne.

D'AULON, les yeux tournés vers la Loire.

Va !.. va faire à Bedford
Le récit de ton crime et celui de ta mort !..

SCÈNE VI

Les Mêmes, JEANNE

JEANNE, sortant de la chapelle.

Qu'est-ce ?.. qui donc est mort ?

D'AULON.

Un Anglais dont la rage
S'emportait contre vous au plus indigne outrage !

LA FOULE.

Oui, vengeance !.. aux Anglais !..

D'AULON, se retournant vers maître Jean et les autres soldats.

Jusqu'au pied du rempart
Il est venu de Jeanne insulter l'étendard !
On lui devait le prix de sa lâche imposture !

JEANNE.

Je ne t'avais pas dit de venger mon injure !
Que ne le laissais-tu m'outrager ?

D'AULON.

Quoi ?..

JEANNE.

Plus bas !.
Va !.. c'est assez des morts tombés dans les combats !...
Que résout le conseil ?.. en a-t-on des nouvelles ?

Etc.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE (page 118).

La scène qui suit le chœur des femmes est supprimée : De Thouars entre, sur la sortie du chœur, avec les courtisans et les capitaines, et la scène s'entame ainsi :

DE THOUARS, suivant les femmes des yeux.

Il ne lui manquait plus, pour suprême victoire,
Etc.

SCÈNE III (page 125).

On passe du vers de Jeanne :

C'est celui de la France et je n'en sais pas d'autre.

Au vers de Dunois.

C'est de quoi l'on n'est pas d'accord en certain lieu.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE IV (page 167).

La cédule d'abjuration lue par Manchon est ainsi modifiée :

. . . .

Blasphémé Dieu, l'Église et les saints ; fomenté
La révolte, l'orgueil et l'impudicité ;
Etc.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.

